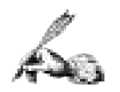
Sommaire





epuis déjà quelques décennies une polémique est ouverte et ne semble pas près de trouver une sortie satisfaisante.

Quelle est la nature de cette polémique enlisée dans les sables mouvants de « verse et controverse » quand deux points de vue opposés s'affrontent et que les défenseurs de l'un et de l'autre campent sur leurs certitudes ?

Cette polémique tourne autour du « secret » cultivé avec force précautions par les membres des sociétés initiatiques (je parle des sérieuses, minoritaires, hélas !). En deux mots comme en cents, peut-on publier (c'est-à-dire livrer au public) des rituels et des enseignements qui ne devraient être connus que des seuls « initiés » ?

On connaît les préjugés que le « public » cultive à l'endroit des sociétés initiatiques (trop souvent assimilées à tort aux sectes ou aux sociétés secrètes) et de leurs membres. Aussi, la publication en librairie ou via internet de ces secrets est-elle de nature à réconcilier le public avec des traditions d'essence spirituelle ou, a contrario, de favoriser une curiosité malsaine et de donner encore plus de corps aux rumeurs les plus fantaisistes ?

Nombreux sont les « initiés » qui répugnent à dévoiler, ne fût-ce qu'une infime partie de leurs secrets, persuadés qu'ils font partie d'une élite alors qu'ils ne sont, que nous sommes tous, que des cherchants humbles et conscients de notre ignorance vis-à-vis des grands mystères.

D'autres, encore peu nombreux mais en voie d'expansion, pensent que les temps sont venus de briser les sceaux et d'aller vers les autres pour leur transmettre un peu de nos propres connaissances. Il faut que la Lumière ne se contente plus de luire dans les Ténèbres, mais qu'elle y brille.

Mais, encore faut-il que les auteurs « vulgarisateurs » soient très qualifiés, fassent abstraction de toute vanité et se préservent de l'envie de briller car, insistons bien sur ce point, c'est à la Lumière de briller et pas à ses porteurs.

Yves-Fred Boisset,
rédacteur en chef.

Par Antoine de l'Aigle

Aperçus sur la Langue des Oiseaux De la Langue des Oiseaux au Grimoire de Grasset d'Orcet

Engagé sur le sentier de la réalisation de son Initiation, quel est le Myste qui n'a jamais, au cours de son cheminement, entendu parler de la mystérieuse « Langue des Oiseaux » ?

L'approche du Livre saint de la religion musulmane, la flânerie parmi les troubadours du XIIIe siècle, adeptes de l'amour courtois, le passage par la langue verte des poètes-brigands, la fréquentation des œuvres des alchimistes anciens et modernes comme celle des surréalistes ne peuvent que l'interpeller à ce sujet, dans sa queste de l'Absolu.

Cette queste peut faire naître l'intuition que la *Langue des Oiseaux* est vecteur de Connaissance. Mais en tant que telle, elle n'est accessible qu'au Cherchant qui persévère dans son apprentissage.

Pourquoi alors ne pas embarquer sur la nef des Argonautes pour glaner quelques repères dans une navigation à entreprendre pour aller au-delà de l'horizon vers des terres encore inconnues ?

Ainsi, nous détecterons la présence de la *Langue des Oiseaux* dans les œuvres du passé et nous en extrairons les composantes essentielles en prenant notamment pour guides un alchimiste, Fulcanelli [1] et un archéologue de l'histoire occulte, Claude-Sosthène Grasset d'Orcet [2]. Avec les Gouliards et les Coquillards, ils sauront nous servir de pilotes dans le dédale des sociétés secrètes d'imprimeurs de la Renaissance et des alchimistes de jadis.

Peut-être pourrons-nous alors distinguer quelques lueurs dans le Brouillard en tentant de déchiffrer la Langue des Origines, celle d'Enoch et d'Adam pour mieux nous approcher du Principe même du Monde.

---

[1] *Très vraisemblablement l'ingénieur des Ponts & Chaussées Paul DECŒUR (1839-1923)*
[2] *Claude-Sosthène GRASSET D'ORCET (1828-1930)*

En arrivant au port, nous aurons vraisemblablement pu effectuer un petit pas vers l'Essentiel en découvrant que c'est par le son que se révèle le sens de l'Univers.

LA LANGUE CACHÉE DES ORIGINES

Nombreuses sont les traditions qui rapportent l'existence d'un langage mystérieux, d'origine divine, la « Langue des Oiseaux » permettant à ses initiés de tendre vers l'Inconnaissable.

La sourate XXVII du Coran, intitulée « La Fourmi » révèle ainsi la connaissance de la *Langue des Oiseaux* par le roi Salomon :

« Et Salomon fut l'héritier de David ; et il dit : Ô hommes ! Nous avons été instruits du langage des oiseaux et comblés de toutes choses [3]… »

Et Salomon parla avec une huppe de sa découverte du pays de la reine de Saba… *Mantiq al-tayr*, ouvrage mystique de 'Attar [4], l'un des plus célèbres poètes sûfi de Perse, s'intitule *La Conférence des oiseaux.* Sous la conduite de la huppe du Roi Salomon, trente oiseaux pélerins partent à la recherche du roi idéal, l'oiseau mythique Sîmorgh. Peu d'entre eux arriveront au terme de leur queste pour découvrir finalement que le Sîmorgh était en eux… D'autres traditions sont porteuses d'un mythe similaire : ainsi, les légendes nordiques évoquent Siegfried qui, vainqueur du dragon Fafnir, boit son sang et comprend immédiatement le langage des oiseaux :

« […] il entendait chanter dans les branches un petit oiseau qui disait :
Sans les combats invulnérable,
Veux-tu Siegfried être vainqueur ?
Plonge ton corps incomparable
Dans cette fumante liqueur ! »

---

[3] *Sourate XXVII* (La Fourmi)*, 16.*
[4] *v. 1142 - 1190 / 1229*

La victoire sur Fafnir donne à Siegfried l'immortalité : par l'absorption et par le bain dans son sang, il devient invulnérable et accède à la vie éternelle en ayant la possibilité de communiquer avec les Dieux par l'utilisation de la Langue des Oiseaux. Siegfried réalise sa propre initiation et ce faisant est ainsi mis en relation avec le Principe, en cet invariable Milieu où, selon Guénon, « s'établit la communication avec les états supérieurs de l'être ».
Les oiseaux sont souvent assimilés aux anges [5], les messagers de Dieu. Les anges évoquent, là encore, ces fameux « états supérieurs de l'être » comme le suggère le songe de Jacob dans la traduction d'André Chouraqui :

« Il rêve.
Et voici un escalier [6] posté sur la terre : sa tête touche aux ciels.
Et voici les messagers d'Elohîm [7] y montent et y descendent.
Et voici, IHVH Adonaï est posté sur lui [8]. »

Les papyrus de Leyde sont parmi les plus anciens documents traitant d'alchimie. L'un de ceux-ci, le *Papyrus W* [9] est cité par le chimiste et historien de la chimie Marcellin Berthelot : il donne l'une des premières références à la *Langue des Oiseaux.*

« …Je t'invoque, toi, le plus puissant des dieux, qui as tout créé ; toi, né de toi-même, qui vois tout, sans pouvoir être vu. (…) Je t'invoque sous le nom que tu possèdes dans la langue des oiseaux, dans celle des hiéroglyphes, dans celle des Juifs, dans celle des Égyptiens, dans celle des cynocéphales, dans la langue hiératique [10]. »

Il n'est pas inintéressant de remarquer, pour la suite de notre propos, que le *Papyrus W* révèle que Dieu crée le Monde dans une succession d'éclats de rire :

---

5 Du gr. aggelos, messager.
6 souvent traduit par « une échelle ».
7 Autrement dit, aggelos, les anges.
8 Ge 28, 12 - 16
9 IIe siècle après J.-C.
10 Papyrus W, l'un des papyrus de Leyde cité par Marcellin Berthelot dans son Introduction à la Chimie des Anciens et du Moyen Âge (1889).

« Dieu rit : ha, ha, ha, ha, ha, ha, ha (sept fois), et Dieu ayant ri, naquirent les sept dieux qui comprennent le monde ».

Cette création surréaliste de l'Univers n'est pas sans rappeler le singe *cynocéphale* papion Bosse-de-Nage — l'un des héros des *Gestes et opinions du Docteur Faustroll pataphysicien*, d'Alfred Jarry — « lequel ne savait de parole humaine que : "Ha Ha". » Or, d'après le papyrus de Leyde, la *Langue des Oiseaux* est également la *Langue des Cynocéphales*… À la même époque que celle de Jarry, l'essayiste Grasset d'Orcet et son contemporain l'alchimiste Fulcanelli évoqueront la *Langue des Oiseaux* — ou Cabale naturelle et la Cabale phonétique - ou Cabale artificielle — que l'alchimiste baptisera « Cabale hermétique ». Kabbale hébraïque et Cabale hermétique ne sont pas à confondre et Fulcanelli le précise clairement dans ses *Demeures philosophales* :
« La cabale hermétique s'applique aux livres, textes et documents des sciences ésotériques de l'Antiquité, du Moyen Âge et des temps modernes. (…) [elle] est une véritable langue. Et, comme la grande majorité des traités didactiques de sciences anciennes sont rédigés en cabale, (…), le lecteur n'en peut rien saisir s'il ne possède au moins les premiers éléments de l'idiome secret. »

Eugène Canseliet, disciple de Fulcanelli, complètera dans son ouvrage *Alchimie* :
[Le mot *Cabale*] « se réfère au grec *kaballés*, qui veut dire « cheval », tandis que le second [11] vient de l'hébreu *kabbalha* avec le sens de *tradition*. ».
En fait, l'un des premiers à souligner cette analogie euphonique avait été un certain Delfortie qui avait publié un mémoire couronné par l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique en 1858 :
« Dans le *Vision of Plowman*, nous trouvons *capul*, pluriel *caples* ; pour l'explication de ces vieux substantifs, il faut recourir au mot français cheval, qui vient du latin caballus fait du grec kaballès [12] ».

[11] le mot « Kabbale»
[12] E. J. DELFORTIE. « Mémoire sur les analogies des langues amande, allemande et anglaise. Étude comparée de ces idiomes ». Dans : Mémoires couronnés et mémoires des savants étrangers. T. XXIX (1858)

Delfortie n'a d'ailleurs pas été le seul à faire cette comparaison au XIXe siècle. Mais l'amalgame ne doit pas être fait entre Cabale [13] phonétique (ou hermétique) et *Langue des Oiseaux*. Pourtant, Fulcanelli et Canseliet entretiendront toujours — et très certainement à leur corps défendant — une confusion à ce sujet.
Et René Guénon, pour sa part, ne fut pas tendre quant à la Cabale fulcanellienne :

« [...] Ceci nous amène à un autre trait caractéristique de ce dont s'inspire notre auteur : c'est l'emploi du procédé dit "Cabale hermétique" (il paraît que dans ce cas il faut écrire "Cabale" , pour distinguer ce dont il s'agit de la Kabbale des Hébreux), ou encore "Cabale phonétique" , qui aurait donne son nom à la "Cabalerie", autrement dit à la Chevalerie ! On se souviendra sans doute que nous avons eu souvent à relever l'abus de ces rapprochements verbaux chez certains écrivains trop imaginatifs, et d'ailleurs assez inconscients de ce à quoi ils peuvent servir quand ils sont maniés par des gens plus "avertis", mais ce qui importe surtout, c'est que ces "jeux de mots" ne sont pas autre chose que la déformation et comme la caricature d'un procédé traditionnel d'interprétation fondé sur un symbolisme phonétique réel, et qui s'apparente au nirukta hindou ; du reste, d'une façon plus générale, certaines vérités qui subsistent malgré tout à travers tout cela sont elles-mêmes présentées d'une manière qui les dénature entièrement, et parfois jusqu'à en renverser la signification légitime…Quoi qu'il en soit, il y a, paraît-il, de grandes conséquences à tirer du fait que l'"argot" est appelé aussi "langue verte" et qu'il est phonétiquement l'"art goth", c'est-à-dire non seulement l'art gothique" des cathédrales, mais encore l'art goétique" [...] [14] »

En tout état de cause, la lecture des Livres Sacrés des différentes religions, l'étude des contes et des légendes d'Orient et d'Occident incite d'ores et déjà à penser que le rapport existant entre le « dit » et l'« écrit » sensé le retranscrire n'est peut-être pas aussi évident qu'il y paraît au premier abord.
Il semble, en effet, qu'à l'image de l'oiseau quittant le sol, la pratique

---

[13] Qu'il faudrait peut-être orthographier « caballe» pour éviter toute confusion…
[14] René GUENON. Comptes Rendus. Editions Traditionnelles, 1973.

de la « Langue des Oiseaux » élève l'esprit et permet de saisir les sens cachés des mots, autrement dit — et c'est là premier exemple de la « langue universelle » — de l'essence cachée de toute parole.

La « Langue des Oiseaux » fait ainsi entendre différemment ce qui est écrit (comprendre également par « les cris »). Il s'agit en fait de passer au-delà de la simple réunion des lettres pour ne retenir que le sens [15] primordial des sons entendus.

DÉCOUVRIR LA LANGUE DES OISEAUX

Ainsi, la « Langue des Oiseaux » croise la route du Cherchant spirituel à un moment ou un autre de son cheminement sur le Sentier.
Mais comment s'exprime-t-elle et comment peut-elle se reconnaître à partir d'un texte a priori anodin ? Comment extraire le message transmis du fatras des informations recueillies ?

Un exemple disponible sur le site internet *Criptkabbale* [16] permettra certainement de mieux comprendre la manière dont « fonctionne » la *Langue des Oiseaux*. La méthode consiste à lire une phrase et à en exprimer le sens caché pour obtenir une seconde phrase à l'euphonie [17] identique mais porteuse d'un tout autre sens.

La première phrase est écrite en langage courant :
« Voici un message secret disant les mots. »

Elle est parfaitement compréhensible, mais elle cache pourtant en elle un second message. Celui-là ne sera compris que par le lecteur initié à la *Langue des Oiseaux* :

« Vois si un mets sage se crée, dit sans les mots »
Autrement dit, « étudie la matière qui t'est proposée pour voir si tu as a de quoi nourrir ton esprit sans utiliser de manière littérale les mots que tu as primitivement écrits ».

---

[15] l'essence…
[16] http://criptkabbale.com/tarot/o1.htm
[17] Combinaison harmonieuse des sons.

Le sens « second » , camouflé et primordial, se révèle ainsi complétement différent du sens initial : il s'agit d'un appel à aller voir au-delà de la simple signification des mots écrits. Carl-Gustav Jung [18] et Jacques Lacan [19] ont pu considérer qu'il s'agissait d'un décodage non conscient révélant le sens profond des idées : en fait, une fenêtre ouverte sur l'inconscient.

Mais comment peut-on extraire la substantifique moelle de cette nouvelle phrase dont la prononciation est pourtant, à l'oreille, identique à la première ?

On peut en premier lieu constater que l'information ne passe plus par l'« écrit », mais bien par le « dit ». Il ne s'agit plus seulement de savoir « épeler » , mais bien de savoir « lire au-delà des mots… ».
Autre exemple, tiré du « Cabinet de Réflexion », réduit initiatique où le futur Apprenti Franc-Maçon subit la toute première épreuve de son initiation. L'introspection à laquelle le Myste est invité le fait descendre à l'intérieur de la Terre — autrement dit de lui-même — par l'intermédiaire de l'acronyme d'origine alchimique VITRIOL [20]. Eh bien, puisqu'il s'agit d'une référence alchimique s'il en est [21], rectifions et retournons VITRIOL pour nous apercevoir que…L'OR Y VIT !

Ainsi, dès le tout début de son Chemin, le futur Franc-Maçon se trouve mis en présence, par la *Langue des Oiseaux* à la fois de l'origine (la Terre) et de la fin du Sentier (l'Or) qu'il entame. A l'instar des oiseaux de 'Attar à la recherche de l'oiseau fabuleux, le Sîmorgh, il trouvera l'Or — la réalisation effective de son Initiation — au fond de lui-même.

Ainsi, dans ces différents exemples, l'on se retrouve en présence de deux informations, l'une ouverte, l'autre fermée et accessible uniquement à ceux qui sont initiés à son secret.

---

[18] Carl-Gustav JUNG (1875-1961)
[19] Jacques LACAN (1901-1981)
[20] Visita Interiora Terrae Rectifiquandoque Invenies Occultum Lapidem : « Visite l'intérieur de la Terre et en rectifiant tu trouveras la Pierre cachée »
[21] Basile VALENTIN. Azoth, ou le Moyen de faire l'Or caché des Philosophes. Pierre Moët, 1659.

Se pose alors tout naturellement la question du Secret, inséparable de la démarche ésotérique.

Secret, sacrÉ et Langue des Oiseaux

Avec la *Langue des Oiseaux*, la notion de Secret se révèle très concrètement comme une composante essentielle de l'ésotérisme : dès que l'on veut pénétrer la chose ésotérique, on s'en trouve rejeté au dehors et ce n'est que par le Travail initiatique que l'on y est peu à peu admis.

Dès le début de son parcours, le Myste fait l'expérience de la mise à l'écart en constatant qu'il y a un espace profane et un espace sacré, celui-ci dans le monde et dans le temps, celui-là hors du Monde et hors du Temps. La Jérusalem céleste est entourée d'une triple enceinte, circulaire et impénétrable en dehors de ses quatre portes [22]… Et là est le paradoxe ! Étant écarté des Mystères par le Secret, le néophyte s'en rapproche car cet éloignement est en fait le début même de l'Initiation ! Sont ainsi posés les tous premiers repères : le Secret engendre la séparation qui, elle-même se révèle, en quelque sorte, la « mère » du Sacré !

Mais il ne suffit pas qu'il y ait un secret : sa présence est inséparable de sa conservation. Celle-ci est en effet indispensable parce qu'un secret trahi n'est plus un secret, d'une part, mais surtout parce que l'on n'arrache pas le Voile d'Isis impunément : l'on risquerait ainsi de ne rien voir pour avoir voulu trop voir, les yeux brûlés par une lumière trop vive… En second lieu le mystère est caché par l'occultation du message transmis, et c'est le principe même de la *Langue des Oiseaux*. Ainsi, le Secret peut se suggérer mais sans se dire car, étant dit, il disparaît : « Je n'enseigne pas, j'éveille » révèle Maître Janus dans *Axël* de Villiers de L'Isle-Adam.

Mais pour perdurer, le Secret doit être aussi transmis, ce qui est paradoxal. Pourtant, la transmission initiatique ne peut se faire par

[22] *Apocalypse 21 : 10-17*

l'intermédiaire de la seule raison discursive. Un outil générique semble adapté à cette transmission : le mythe vécu par la pratique du Rite et par sa mise en œuvre effective dans le monde profane.

La pratique de la *Langue des Oiseaux* participe de ce moyen et incite le Cherchant à la praxis du Secret : elle incite ainsi le Cherchant à privilégier son intuition par rapport à sa raison. Sans Secret, il n'y a pas de Sacré, et sans Sacré, pas d'accès à la Connaissance et à la réalisation de celle-ci en nous : « la Réalisation sera refusée à quiconque se limitera à réfléchir sur un savoir » souligne le Professeur Bernard Guillemain dans son ouvrage *Conversations Écossaises* [23].

La pratique de la « Langue des Oiseaux » engage donc à aller au delà des apparences mêmes du son et ce que que l'on croit voir par une lecture « épelée ». Faut-il rappeler que l'Apprenti Franc-Maçon ne sait « ni lire, ni écrire » ? Comprendre le murmure de la huppe appelle à lire les mots autrement, à modifier sa propre façon d'appréhender le Monde, à adopter une approche intuitive en faisant taire la raison pour que le Cœur puisse enfin s'exprimer : en fait, à changer de paradigme…

LE GRIMOIRE, AU-DELÀ DE L'ESPACE ET DU TEMPS…

Historien des religions, spécialiste de l'étude des Hauts Grades du Rite Écossais Ancien & Accepté, contemporain de Fulcanelli et de Grasset d'Orcet, le Professeur Goblet d'Alviella [24] pressentait l'existence, pendant le Moyen Âge et la Renaissance, de groupes hermétistes et cabalistes qui se transmettaient dans un jargon intelligible à leurs seuls initiés des doctrines, des symboles et des pratiques remontant aux premiers siècles de notre ère.

23 Bernard GUILLEMAIN. Conversations écossaises. Editions Trédaniel, 1996.
24 Eugène Félicien Albert GOBLET D'ALVIELLA (1846-1925)

Au-delà d'une *Langue des Oiseaux* « naturelle » — d'origine divine — , des groupes formels ou informels ont pu en reprendre les principes pour transmettre en secret à la postérité leurs découvertes et leurs convictions dans des domaines apparemment aussi éloignés que sont l'hermétisme et la politique.

Deux autres exemples peuvent être donnés, ceux, justement, de Fulcanelli et de Grasset d'Orcet, décodeurs, chacun pour des raisons différentes, de ce que l'un a appelé de manière inappropriée l'une la *Langue des Oiseaux* et l'autre le Grimoire.

L'utilisation de l'expression *Langue des Oiseaux* par Fulcanelli est en effet trompeuse car Grasset d'Orcet et lui évoquaient tous deux la Cabale phonétique — et plus précisément hermétique pour l'alchimiste — construite par l'Homme pour occulter la transmission d'informations confidentielles, d'ordre hermétique pour le premier, « méta-historique » et politique pour le second. C'était, en quelque sorte, l'antithèse artificielle de la Langue des Oiseaux, une Cabale « naturelle », supra-humaine.

Pour ces deux auteurs, le camouflage des informations — la stéganographie — était d'ordre utilitaire. Ainsi, pour Fulcanelli,

« Les philosophes qui voulurent transmettre leur doctrine et le fruit de leur labeur se gardèrent bien de divulguer l'art en le présentant sous une forme commune afin que le profane n'en puisse pas mésuser ».

La théorie centrale de Grasset d'Orcet résultait, elle, de deux observations.

Après avoir étudié de nombreuses œuvres de la Renaissance, l'érudit archéologue se persuade de l'existence avérée et très ancienne de deux courants de pensée, antinomiques et pourtant dépendant l'un de l'autre et s'exprimant en fonction de l'époque et du lieu par l'intermédiaire de sociétés politiques, religieuses ou philosophiques.

Grasset d'Orcet a ensuite eu l'intuition de l'existence d'un codage de l'écriture et du discours dans les œuvres que sa curiosité l'avait

amené à étudier. Ainsi, sous couvert de littérature, de peinture, de sculpture ou d'architecture il existerait une stéganographie, un camouflage des informations par lequel les deux courants rivaux ancestraux polémiquaient et se donnaient des mots d'ordre à l'insu du peuple et des pouvoirs politiques ou religieux d'alors.

Grasset d'Orcet appelle ce camouflage le *Grimoire*, le croit universel et tente de le prouver par les références au grec et au vieux français dont il émaille ses études qu'il publie dans des périodiques de son temps, la *Revue Britannique* ou dans *La Nouvelle Revue*.

Pour lui, et selon l'époque, ces courants s'expriment au sein de différentes sociétés discrètes ou secrètes comme la confrérie des Gouliards, les Ménestrels, ou encore une mystérieuse société occulte d'imprimeurs de la Renaissance, l'AGLA.

Tous ces groupes utilisent le *Grimoire*, noir ou blanc, appelé par d'aucun la *Gaye Science*, le *Trobar Cluz*, le *patelin*, le *Noble Savoir*, le *Blason*, ou encore le *Lanternois*.

Le rébus et l'art héraldique étaient notamment utilisés comme supports, ainsi que les *emblemata* images énigmatiques que les alchimistes proposaient à la méditation de leurs disciples.

L'ensemble de ces systèmes permettait ainsi de conserver l'essentiel [25] des informations à transmettre par une gymnastique de l'esprit et un respect de certaines règles, une véritable « Grammaire du Grimoire » connue par ceux qui connaissent véritablement la Lettre G… Ainsi, sous la plume de Grasset d'Orcet, transparaît un idiome, purement phonétique, basé sur l'assonance, autrement dit sur le son résonant évoqué par le mot prononcé. Cet idiome n'est compréhensible que par l'apprentissage et la recherche opiniâtre, et c'est cet apprentissage même qui permet au Cherchant d'accéder au sens caché de l'information qu'il étudie.

---

[25] La Langue des Oiseaux permet de lire « le sens si ailes » et la Cabale phonétique, « le sens si L », comme nous le verrons dans un prochain article.

La définition du *Grimoire* peut maintenant s'offrir de manière lumineuse, puisque on s'aperçoit que « le sens se revoile [26] par le son » , ce qui, traduit par la *Langue des Oiseaux* doit se comprendre « l'essence se révèle par leçons ».

LA LANGUE DES OISEAUX, VECTEUR DE CONNAISSANCE

À l'époque d'Elisabeth 1re d'Angleterre, John Dee [27], son conseiller, était réputé communiquer avec des entités angéliques, supposées s'exprimer dans la langue des origines, attribuée à Adam et à Enoch, le langage *énochien*.

Il s'agit, bien évidemment, d'une autre désignation de la *Langue angélique*. Et, de fait, une tradition sûfie évoque Adam parlant en vers, c'est à dire en langage rythmé.

René Guénon, à l'instar de l'historiographe Mas'ûdi, utilise à ce sujet l'expression *Langue syriaque*. Il faut ici entendre « syriaque » à partir de la racine arabe « sirr » , le Secret :

« le véritable enseignement traditionnel de l'islam, suivant lequel la langue "adamique" était la langue syriaque, *loghah sûryâniyah*, qui n'a rien à voir avec le pays connu sous le nom de Syrie, est proprement la langue de "l'illumination solaire" ; en effet, *Sûryâ* est le nom sanscrit désignant le soleil, et ceci semblerait indiquer que sa racine "sur" , une de celles qui désignent la lumière, appartenait elle-même à cette langue originelle [28] ».

Cette *langue syriaque* renvoie à la poésie sûfie et donc au rythme et à la rime : la poésie, le langage poétique serait donc un des moyens pour entrer en contact avec les états supérieurs de l'être et arriver ainsi à l'illumination générée par la fusion avec le Centre de Soi.

---

[26] *« se voile deux fois »*
[27] *(1527 – 1608 ou 1609)*
[28] *René Guénon. Symboles de la Science sacrée. Gallimard, 1962.*

Le Verbe apparaît donc comme le moteur de la « Langue des Oiseaux ». C'est le Logos, l'action primordiale, l'action créatrice par excellence, dans sa première manifestation, celle du Premier Jour.

Le *Logos* est l'acte premier du Dieu qui se nomme lui même, et se faisant crée l'objet et le sujet, le Créateur et le créé. On retrouve cet acte créateur lorsque Adam nomme les choses et leur donne ainsi une existence. Le Nom, par le Verbe, est ce qui fait sortir les choses du néant, *Tohu-Bohu*, du Chaos des origines. C'est par son action dans le monde que les ténèbres se dissipent et que l'ordre jaillit du chaos.

Le Verbe est à la fois intention et parole proférée. Il est en même temps antérieur et actuel au son. Il est le concept, l'identité, le Nom secret de Râ prononcé par Isis. Le Verbe est l'idée exprimée, l'idée qui prend forme. Il est image et symbole et exprime l'archétype qui le sous-tend quand il crée à partir du Chaos de l'indifférencié.

Le Nom est donc pouvoir, la parole est l'expression de ce pouvoir. Cette parole doit pour être efficiente être la plus proche possible du Verbe créateur, de la Parole Divine, et utiliser de ce fait une langue sacrée. Dans cette logique, on peut donc penser à l'existence d'une langue originelle, donc proche de la langue divine. Cette langue est celle des premiers êtres, celle des anges et d'Adam, celle de l'humanité avant l'épisode de la Tour de Babel.

C'est la langue de la Tradition, l'hébreu ou l'arabe, pour les uns, la langue d'Enoch pour les autres, c'est pour le Maçon le *Verbum dimissum*, la Parole Perdue quand elle est ramenée à l'échelle humaine. C'est la langue des êtres ailés, celle des anges et des oiseaux.

Sur le plan terrestre, le Verbe est lié au son. Le Verbe - *Logos* apparaît comme une forme de méta-vibration, en quelque sorte l'énergie sonore des origines, le Big-Bang symboliquement accessible dans l'utilisation des *mantram* de la tradition bouddhiste, des litanies chrétiennes ou des invocations théurgiques.

La musique, la vocalisation des noms sacrés en est l'expression symbolique. Le signifiant est dépassé au profit d'une concentration

sur le vecteur, la résonance, la vibration, l'harmonique. Le son, la vibration sonore est énergie, le chant, les *mantram* se rapprochent analogiquement de la vibration du monde, de la musique des sphères : Shiva, sous sa forme de *Nataraja*, « le Seigneur de la Danse cosmique », tient ainsi un tambourin dans l'une de ses quatre mains.

A la hauteur du son correspond une échelle mathématique de valeurs, comme l'est la vibration d'une corde. Au son qui évoque l'expansion de l'Espace à partir du Point est associé le rythme qui marque le Temps.

Le son expression matérielle du Verbe obéit à la Loi des nombres, les mots en font de même. C'est l'essence même de la Kabbale hébraïque qui met en rapport le Nom et le Nombre : ainsi le *Aleph* est à la fois 1, et A. Le A est l'expression de l'unité et se plie à toutes les opérations et à toutes les résonances du Un.

La Kabbale hébraïque — qui n'est pas la Cabale phonétique — va jouer avec les Lettres et les Nombres et faire de la langue une sorte de mathématique divine. Cette expression du nombre dans la langue trouve son aboutissement dans l'expression numérale et parfois géométrique des noms divins.

L'ésotériste et l'alchimiste sont des opératifs toujours friands de jeux de mots par la pratique de la *Langue des Oiseaux*, de l'*Art Goth* [29] et comme nous le verrons plus après, de la Cabale phonétique.

Cet ésotérisme de la langue parlée amène l'expression verbale à sortir de ses limites, du « signifiant commun » on passe au rébus, et de là au« blason » dont l'amateur d'*Art Goth* pourrait dire qu'il constitue le « blaze » du noble. L'étymologie rationnelle et scientifique laisse peu à peu la place à la poésie du poète antique inspiré par les Dieux, le *vates*. Dans le creuset du Verbe agissant se trouvent mélangés le latin, le grec, le français ancien, la langue des Troubadours et la langue des brigands pour exploiter la mine aurifère du symbole et retrouver derrière le sens apparent le sens caché des choses…

[29] L'argot « *langage particulier à tous les individus qui ont un intérêt commun à communiquer leurs pensées sans être compris par ceux qui les entourent* » *(Fulcanelli).*

L'ésotériste gastronome peut alors goûter au « mets sage secret, disant les mots » … Rechercher le sens des mots par le moyen de la Langue originelle, c'est rechercher l'essence même du mot. Le Verbe — la parole proférée — est son principe même, son armature et son expression. Inspirés par la nature même de la langue divine, par le Génie qui parle en eux, le poète, le Troubadour, mais aussi le brigand ont tous, à leur manière, pratiqué l'Art Goth dont les bâtisseurs de cathédrales du Moyen-Âge ont appris à se faire les interprètes.

* * *

Sur le Sentier qu'il parcourt, à un moment ou à un autre, le Myste croisera la mythique *Langue des Oiseaux*. Elle pourra lui apparaître sous des noms différents et pourtant toujours semblables : *Langue des Cynocéphales*, *Langue adamique, langue sacrée, langue primordiale*… Le Cherchant ne sera pas non plus sans rencontrer l'art qui en est dérivé, celui que Grasset d'Orcet appelait *Cabale, Blason, Lanternois, Grimoire ou encore hiéroglyphes français*.

Toutes ces expressions manifestent une relation entre l'écrit, le son, le Verbe. Les oiseaux symbolisent fréquemment les anges, ces entités qui conversent en permanence avec le Principe, en se faisant liaison entre le Ciel et la Terre.

La *Langue des Oiseaux* « naturelle » — supra-humaine — révèle l'essence même du mot prononcé, sans se soucier de l'étymologie ou de l'orthographe. Mais pour converser avec les anges, il faut inverser les Lumières en soi !

Sa mise en œuvre humaine, sous la forme du *Grimoire*, peut aussi aider à cacher les secrets les plus dangereux, tout en les transmettant à la postérité pour que le message reste vivant et que la Parole ne soit jamais perdue. Elle devient alors, selon les mêmes principes, artificielle, car composée par l'Homme dans le but de masquer l'information essentielle.
Cacher au commun ce qui est mis en évidence pour mieux le révéler à ceux qui en sont dignes : voilà le but de la Cabale phonétique, le

Grimoire de Grasset d'Orcet. C'est l'argot des Initiés, de ceux qui, à l'instar de Jason, s'embarquent en navigateurs de la parole, les Argonautes, pour se mettre en quête de la Toison d'Or.

Le Secret, qui engendre le Sacré, est inséparable de la *Langue des Oiseaux.* Le *Grimoire*, de facture humaine, s'en inspire : il est suffisamment caché afin de ne pouvoir être remarqué que par ceux qui sont vigilants et persévérants. Mais il n'est pas non plus assez manifeste pour être évident a minima :

« Malheur à moi si je révèle ces Mystères, et malheur à moi si je ne les révèle pas »

écrivait Rabbi Siméon ben Yohai.

Les poètes, les Troubadours se firent les héraults occultes de la *Gaye Science.* Les sociétés secrètes comme l'AGLA, les Gouliards et ses représentants comme Rabelais, tous fondamentalement contestataires, s'en servirent pour transmettre leurs secrets politiques.

Les alchimistes l'utilisèrent pour initier leurs disciples à leurs mystères en leur transmettant ainsi le Savoir occulte nécessaire à leur Art, et sans souci de l'espace et du temps.

Ainsi, de tous temps, la *Langue des Oiseaux* et l'art du Grimoire se sont révélés comme les véhicules des plus hauts secrets, permettant au Myste Pélerin, par le Travail et la Persévérance, d'avancer vers le Champ des Etoiles de l'Initiation, par le chemin terrestre du savoir et du travail laborieux qui mène à la voie royale de la Connaissance.

REFERENCES

[1] Farîd-Ud-Din 'Attar. Le Langage des Oiseaux. Albin-Michel, 1996.
[2] Baudoin Burger. La Langue des Oiseaux. Le Dauphin Blanc, 2003.
[3] « Cabale, Kabbale, Langages ». Dans : Atlantis n°410 (2002).
[4] Eugéne Canseliet. Ensemble de l'œuvre.
[5] E. J. Delfortie. « Mémoire sur les analogies des langues amande,

allemande et anglaise. Etude comparée de ces idiomes ». Dans : Mémoires couronnés et mémoires des savants étrangers. T. XXIX (1858).
[6] Claude-Sosthéne Grasset d'Orcet. Ensemble de l'oeuvre.
[7] Fulcanelli. Ensemble de l'œuvre.
[8] Jacques Gibet (Bonnet). Ensemble de l'oeuvre.
[9] Bernard Guillemain. Conversations écossaises. Editions Trédaniel, 1996. ISBN : 2-8570-7814-5.
[10] René Guénon. Comptes Rendus. Editions Traditionnelles, 1973. ISBN : 2-7138-0061-7.
[11] René Guénon. Symboles de la Science sacrée. Gallimard, 1962.
[12] Richard Khaitzine. La Langue des Oiseaux. Dervy, 1996.
[13] La Bible. Traduction et notes d'André Chouraqui. Desclée de Brouwers, 1991.
[14] Le Coran. Traduction et notes de Albin de Biberstein Kazimirski. Editions SACELP, 1981.
[15] Yves Monin. Hiéroglyphes français et Langue des Oiseaux. Editions du Point d'Eau, 1982.
[16] Pierre-Antoine Riffard. Dictionnaire de l'Esotérisme. Payot, 1983.
[17] Pierre-Antoine Riffard. L' Esotérisme. Robert Laffont, 1990.
[18] Basile Valentin. Azoth, ou le Moyen de faire l'Or caché des Philosophes. Pierre Moët, 1659. Téléchargeable sur http://books.google.fr/books?id=VfE4YJz-eogC .

La lecture « Transversale »

Par Jean Pataut

Cet article est extrait d'un essai de Jean Pataut La chair et le regard de l'ange, édité en 2003 par les Éditions Traditionnelles.
Jean Pataut, écrivain, philosophe et conférencier, a publié plusieurs essais accueillis très favorablement.
Son érudition et son talent concourent à faire de lui une personnalité attachante.
Nous le remercions de nous avoir autorisé à publier ce court extrait qui constitue le chapitre 4 de cet essai de 350 pages dans lesquelles sont exposées de nombreuses réflexions philosophiques constituant un vaste panorama de la pensée spirituelle.

On appellera, de façon imagée, « la lecture transversale », la compréhension de ce qui se trouve affirmé, à la fois, dans deux ou plusieurs Traditions, pour y signifier à peu près la même chose, tout en étant exprimé, au sein de chacune d'elles, avec ses moyens propres, sa symbolique particulière, son vocabulaire souvent très singulier. Il s'agit donc là, en quelque sorte, de « lire » à travers des mots ou des symboles en général fort anciens, pour constater un étroit rapprochement, ou même une identification totale, entre des significations issues de contextes pourtant très éloignés entre eux.

Et ne verra-t-on pas alors que des enseignements vus comme tout à fait incompatibles dans une démarche étroitement exotérique, et notamment théologique, se révéleront, en réalité, comme semblables ou parallèles, voire tout à fait identiques ?

Exemples de « transversales »

Pour illustrer ce propos, on retiendra, ci-après, quelques exemples de transversales concernant les mondes invisibles, en partant du non-manifesté pour aboutir à l'éthérique quasi-matériel.

1- Ainsi, Maître Eckhart écrit, distinguant le Dieu manifesté du **Non-manifesté** (qu'il appelle la Déité et qui, par définition, vient dans l'ordre cosmogonique « avant » le premier, mais que l'auteur cite ici après) : « *Dieu et la Déité sont aussi différents l'un de l'autre que le*

ciel de la terre... Dieu opère, la Déité n'opère pas, Elle n'a rien à opérer, il n'y a pas d'opération en Elle, Elle n'a jamais eu d'opération en vue. Dieu et la Déité diffèrent par l'agir et le non-agir ». (Sermon Nolite timere eos...).

Cette distinction métaphysiquement fondamentale (et qui semble bien peu acceptable dans une théologie exotérique) se retrouve bien entendu dans diverses Traditions, avec les expressions suivantes, correspondant à la Déité de Maître Eckhart : la Sur-Essence, l'Increé, le Sur-Être, l'Hyperthéos, que la Kabbale situe « au-desssus » de Kéther - la Séphirah supérieure - au sein de ce qu'elle appelle les « *Trois Voiles de l'Absolu* » et que le Vêdânta spécifie ainsi, selon René Guénon : *« Si Brahma n'était pas "sans partie", on pourrait dire qu'un quart de Lui seulement est dans l'Être (y compris tout ce qui en dépend, c'est-à-dire la manifestation universelle dont il est le principe), tandis que Ses trois autres quarts sont au-delà de l'Être. »* [1]

Par ailleurs, le **monothéisme** chrétien n'apparaît vraiment pas, quoi qu'en pensent catholiques, orthodoxes et protestants, authentiquement monothéiste à la plupart des juifs et des musulmans. La place tenue par la Trinité (et, en Elle, par le Christ) semble souvent à ces derniers comme un insoutenable scandale, puisque formellement et fondamentalement en contradiction avec l'Unicité de Dieu, maintes fois affirmée, exigée, et de la façon la plus rigoureuse, par l'Ancien Testament et par le Coran. Mais on doit alors rappeler que si, pour les chrétiens, Dieu le Père est bien l'Un des Trois dans la Trinité, Il est pourtant l'Unique. Le diagramme très kabbalistique de l'Arbre de Vie illustre d'ailleurs clairement cette distinction (qui apparaît malheureusement comme un paradoxe, voire une contradiction, au mieux un « mystère » dans la théologie du christianisme) : la Trinité figure en Chokmah, Binah et Typhareth ; et l'Unique en Kéther. C'est dire que le Père est, à la fois, Un en Kéther et l'un des Trois quand Il est en Chokmah, comme membre de la Trinité. C'est dire que, à partir de la Kabbale, le christianisme est bien, lui aussi, un monothéisme, en dépit des objections juives ou islamiques.

---

[1] *L'homme et son devenir selon le Vêdânta, Éd. traditionnelles, 1978, p. 123.*

Et, de son côté, le prétendu polythéisme hindou, où existe pourtant, au-dessus d'un panthéon immensément vaste, le Dieu suprême, est-il vraiment polythéiste ? Schuon affirme [2] à ce sujet : « *l'Unité métaphysique à travers la multiplicité des formes est précisément un des caractères les plus frappants de l'esprit hindou* » - comme d'ailleurs de toute Tradition, nécessairement moniste.

Platon, quant à lui, mentionne plus d'une fois Dieu au singulier ; bien sûr, sans pour autant exclure les dieux. C'est dire que le prétendu polythéisme gréco-latin, pour la même raison, correspond à une vue nettement tronquée et à une grave incompréhension.

Et l'Égypte ancienne, qui elle aussi faisait référence au Dieu suprême, n'était-elle pas à sa façon monothéiste (et cela, indépendamment du règne particulier d'Akhenaton) ?

Quant aux chamanes du Vaudou, naturellement tournés vers les forces du monde intermédiaire, ils savent bien que « *le Diable, lui aussi, est Fils du Très-Haut* », suivant le dire spontané de l'un d'entre eux.

Ne peut-on donc constater, malgré tant d'avis contraires basés sur l'obstacle des mots, l'existence fondamentale et nécessaire du monothéisme dans toutes les Traditions ; et, malgré cela, admettre aussi les points de vue variés adoptés à ce sujet par chacune d'entre elles ?

Par-delà les mots retenus par elles, toutes les Traditions reconnaissent aussi que les plans angéliques sont peuplés d'entités (entités d'autant plus « réelles » qu'elles appartiennent à un plan plus élevé). Dans les religions abusivement qualifiées de polythéistes, on les dénomme, par exemple, dévas, boddhisattvas, dieux, demi-dieux. Leur existence – on vient de le noter – n'exclut pas celle de l'Être Unique ; elle l'implique même, puisque ces entités constituent toujours une large part de Son émanation. Dans les religions dites monothéistes, ces entités peuvent s'appeler, comme dans la grande tradition byzantine, anges, archanges, chérubins, séraphins, puissances, trônes, dominations.

[2] *De l'unité transcendante des religions, Seuil, 1979, p. 107 infra.*

D'évidence, ces diverses appellations ne correspondent pas à des spécificités qui se recouvrent exactement entre elles. Il n'en reste pas moins que, dans toutes les Traditions [3], existent ces êtres angéliques et que les « Cieux » y sont dits infiniment plus habités que notre monde visible.

Autre transversale, à un échelon encore inférieur : les multiples appellations données au **« Monde lunaire »** ; lequel, on le sait, est tout à la fois celui du psychisme, de l'émotionnel, de l'astral, du rêve, de l'imaginaire, de la sexualité, de la sorcellerie, de la folie (et... de la psychanalyse).

Dans la Tradition juive, ce Monde de la Lune est centré sur la Séphirah Yésod. Il correspond à « *l'amenti* » mentionné dans le livre des morts des anciens Égyptiens, et au « *bardo* » des quarante-neuf jours dans celui des Tibétains ; et c'est encore là notre purgatoire. Mais à travers tous ces mots, il s'agit toujours du Monde lunaire - situé entre le Monde spirituel et celui de la « matière » [4].

Après un long dialogue avec Phèdre, sous l'ombre reposante d'un platane et près d'un frais ruisseau, Socrate l'initié, au moment de quitter son interlocuteur, tient à saluer les **« divinités des lieux ».** Traduites dans notre langage, ces « *divinités* » du monde intermédiaire ne correspondent-elles pas exactement aux « esprits » du chamanisme ou, pour nos poètes, aux « *esprits* » de la nature ? C'est-à-dire aux entités animiques, aux élémentaux de rang inférieur, éthérique, et de ce fait presque matériel, élémentaux appelés, dans les contes de fées - ces textes faussement simples, et aussi destinés aux plus grands - gnomes, ondines, sylphes, salamandres, lutins et autres farfadets. C'est dire que (à travers Platon) Socrate, en dépit de nos conceptions universitaires sur son message, exprimait là, spontanément, une intelligence et un respect tout chamaniques.

*

---

[3] Le protestantisme peut faire exception, notamment à cet égard. Mais, justement, constitue-il encore une Tradition ?
[4] Au sens courant de ce mot.

Ainsi, dans chacun de ces cinq exemples, partis de la Source et de plus en plus éloignés d'Elle, et retenus parmi tant d'autres possibles, convient-il d'abord de savoir ce que cachent les mots ; de rechercher « *le noyau* ***sous l'écorce*** [5] *de l'amande* » ; ou encore, de goûter avec un minimum de discrimination au contenu du flacon, malgré le dire de l'étiquette. Et cela, quoi que puissent penser juifs et musulmans du « monothéisme » chrétien, ou comme les Pères de l'Église, du prétendu « polythéisme » dit « païen ».
Par-delà l'obstacle du vocabulaire, on se doit donc de constater que la plupart des Traditions reconnaissent la distinction entre le non-manifesté et le manifesté ; l'obligatoire unicité de l'Être ; l'existence des mondes angéliques ; et, au-dessous d'eux, des mondes lunaire et éthérique [6].

Pourquoi la recherche des « transversales » ?

Cette recherche des lectures « transversales » est par elle-même une quête inhérente à la démarche ésotérique, puisque la finalité de cette démarche est de cerner le Réel par delà les apparences. Par nature, on vient de le noter, cette démarche vise en effet à rechercher « l'amande sous l'écorce » la plus épaisse ; puis à atteindre des amandes **analogues** dans d'autres fruits, même d'espèces tout à fait

5 L'écorce, ou les mille strates culturelles et exotériques.

6 Une tout autre catégorie de « transversales », d'ailleurs bien connue, concerne, par exemple, le parallélisme entre les quatre Yugas selon la Tradition védique et les quatre Âges - d'or, d'argent, d'airain et de fer - de la Tradition gréco-latine.
De leur côté, les quatre castes traditionnelles de la société hindoue - brahmanes (prêtres), kshatryas (guerriers), vaishyas (marchands) et shudras (serfs) - sont chacune en correspondance, et dans le même ordre, avec chacun des quatre Âges ou Yugas, puisque chacune de ces castes, tour à tour, est censée avoir dominé sa période respective, les deux dernières étant représentées par la bourgeoisie puis par le prolétariat, pour clore le cycle.
De plus, ces quatre Âges ou Yugas correspondent encore à la totalité du cycle adamique dans les trois religions du Livre (puisque, notamment selon René Guénon, l'âge d'or s'arrête à la Chute, l'âge d'argent au déluge, l'âge d'airain à la Tour de Babel, moment où commence l'âge de fer, le nôtre).

7 « Culture », mot profane et profanateur entre tous : y a-t-il jamais eu, sauf dans la nôtre, une civilisation qui ne fut pas le fruit (généralement prestigieux) d'une religion, c'est-à-dire d'un système de penser essentiellement sacralisé ? Mais ce mot « culture » gomme implicitement tout cela d'un seul coup, en ramenant chaque valeur, quelle qu'elle soit, à sa nature supposée sociologique et profane.

différentes. Notre temps de la fin n'est-il pas caractérisé par des relations de plus en plus étroites, et même par une sorte d'osmose, entre les diverses « cultures » [7] de notre petite planète ?
Quant au fondement de cette recherche, ne repose-t-il pas sur l'existence même de la **Tradition primordiale** ? Toutes les Traditions manifestées sur le plan historique – en fait, les religions connues – ne sont-elles pas qu'une expression particulière de cette source unique, comme le seraient dans la nature les principales branches d'un même arbre ? Cela a souvent été exprimé, notamment par René Guénon.

Il s'y ajoute le fait (noté ci-dessus à propos du symbole) que le langage ésotérique - qui sous-tend l'enseignement de toute religion - est de nature essentiellement **symbolique**. C'est-à-dire universelle ; ce qui, par-delà la singularité du langage de telle ou telle Tradition, rend cet enseignement quand même apte, pour celui à même « d'entrer » dans le symbole, à être reçu, compris hors de sa terre natale.

C'est particulièrement vrai des **récits mythiques**, où de multiples significations sont parlantes à tout homme - chacun recevant, bien sûr, ce qu'il peut en entendre. D'où le nombre indéfini de « transversales » ouvertes par le mythe : même la psychanalyse, pourtant si réductrice (et de ce fait si justement conforme à l'esprit de notre temps), trouve toujours en eux de surabondantes illustrations.

L'initiation préalable

Mais la lecture « transversale » ne paraît guère accessible sans préparation : ne suppose-t-elle pas une initiation **préalable** ?
Bien sûr, cette lecture peut s'effectuer, schématiquement, de deux façons bien différentes : suivant que le chercheur explore en pionnier une tradition ignorée ou à peine connue dans sa société de naissance ; ou suivant, cas bien plus habituel et fort éloigné du premier, que l'étudiant prend connaissance des conclusions déjà formulées par ce pionnier, et alors dans un langage familier à eux deux.

La démarche propre à ce **pionnier** impliquera non seulement une solide initiation dans sa Tradition de départ, mais supposera également, en prin-

cipe, une initiation préalable, soit dans la Tradition de sa nouvelle recherche, soit, à tout le moins et faute de mieux, dans une Tradition voisine. Car sa découverte – celle du rapprochement inédit entre les deux Traditions concernées – se doit d'être « intérieure » ou, en tout cas, nécessairement conforme à l'esprit, et non pas à la lettre, de ce qu'il découvre. Car, sans ces initiations, ce pionnier n'aurait de son objet qu'une compréhension parfaitement profane, universitaire, exotérique, à l'instar de la plupart de nos égyptologues, anthropologues et autres orientalistes qui demeurent souvent étrangers et, finalement, si ignorants de l'objet de leur étude [8]. Il est toutefois une exception à cette norme : elle est symbolisée par l'Ermite du Tarot ; on y reviendra dans un instant.

Mais pour **l'étudiant** qui, sans être un pionnier, se trouve pourtant doté d'une initiation dans sa Tradition d'origine, la lecture transversale peut, certes, être abordée par lui-même, avec l'aide d'un commentaire oral ou écrit. Et ce sera encore là une sorte d'initiation, puisque ce guide proposera ainsi, au niveau atteint par l'élève, une lecture symbolique.

Grâce à **René Guénon**, n'avons-nous pas à notre disposition, en français, le meilleur décrypteur possible de « transversales » ; lui qui a reçu, en Orient et en Occident, à peu près toutes les initiations importantes et encore vivantes sur la planète ; lui qui lisait - bien sûr de « l'intérieur » - au moins l'arabe classique, l'hébreu, le sanscrit, sans omettre le grec et le latin ; et (au moins pour la lecture extérieure) quelques sept langues européennes vulgaires [9] ? Par là, pouvait-il dévoiler, de façon souvent très synthétique, ce qu'avaient de commun des Traditions fort diverses, par exemple dans leur panthéon, dans leur vision du déroulement cyclique, ou dans leurs commentaires sur les signes des temps. En fait, grâce à lui, ne disposons nous pas maintenant de la formulation ésotérique sans doute la plus large, la plus compréhensive, sur les civilisations les plus diverses à travers le temps et l'espace, pour analyser et relativiser la métaphysique des sociétés traditionnelles ; et, par voie de conséquence, la place si singulière, à leur égard, de notre modernité et de son avenir ?

---

[8] Il n'est pas rare, dit-on, qu'un égyptologue, à l'Institut des Hautes Etudes, commente un texte en s'affligeant de sa parfaite platitude ou en se gaussant de son extrême naïveté...
[9] Paul Chacornac, La vie simple de René Guénon, Éd. Traditionnelles, 1996, pp. 84-85.

Par ailleurs, il est à souligner et, ce, en dépit d'opinions généralement contraires, qu'une initiation étrangère à sa Tradition de naissance peut s'effectuer sans la connaissance de la langue et sans celle des Écritures concernées. Car on procède alors, normalement, par voie orale **de maître à disciple**, dans une langue commune à eux deux, voire dans le silence et sans aucun mot, voire même – est-ce naïveté de le croire ? – dans un mode essentiellement « onirique ».

Car ces processus sont parfaitement opératifs dès l'instant où, comme on dit, l'élève est prêt. (Bien entendu, rien n'empêche ensuite, après un temps d'incubation, l'impétrant « d'apprendre » - et alors, sans doute avec facilité – la langue et les Écritures ainsi retrouvées par la voie exotérique et universitaire). Selon un kabbaliste juif parfaitement hébraïsant, l'apprentissage de l'hébreu préalablement à l'étude de la Kabbale - démarche pourtant logique et très habituelle - est un grand obstacle à la compréhension véritable de l'étude : le langage de la kabbale est d'abord symbolique et la lecture exotérique cache alors le sens véritable. Cette observation apparemment paradoxale résulte étroitement de la nature de toute initiation véritable. Elle vaut tout autant pour le pionnier que pour l'étudiant débutant l'approche d'une Tradition étrangère ; et pour la même raison. le nier serait confondre la voie initiatique avec l'étude universitaire ; et, donc, le sacré avec le profane.

À vrai dire, il existe encore une troisième façon d'aborder les « transversales ». Elle se trouve en effet illustrée dans le Tarot par le personnage de **l'Ermite**, au faîte de sa montagne ; ou par celle du saint, de l'initié, en haut de la pyramide. Pour eux, pour lui – puisqu'il s'agit finalement du même personnage – toutes les faces se trouvent réunies sous ses pieds, comme en un point géométrique où toutes les « transversales » se voient abolies et comme absorbées les unes dans les autres. Alors, en ce lieu privilégié, toutes les symboliques exprimées au-dessous de lui ne sont-elles pas comme devenues uniques ; et comprises, au moins potentiellement ? Ce qui n'exclut pas - le symbole étant, de par sa nature même, rattaché à un principe qu'il a justement pour fonction de signifier – qu'au-dessus de toutes les compréhensions humaines d'un symbole donné, il existe encore, *in divinis*, sa compréhension complète, définitive et véritable.

Avant les temps modernes

Avant les temps modernes – pour utiliser une expression assez floue – la pratique des « lectures transversales » était, on le sait, presque inexistante ou tout à fait circonscrite. C'est sans doute pourquoi les divers ésotérismes [10] vivaient et perduraient le plus souvent chacun de leur côté, comme en **vase clos**, dans l'ignorance les uns des autres. Et cela, à l'instar de leur civilisation respective – leur partie émergente – puisque chacune d'elles avait été conçue par ses fondateurs respectifs pour être globale, suffisante et identitaire.

Bien sûr, il y eut des exceptions. Par exemple, le foyer alexandrin, fruit, durant presque un millénaire, de l'Égypte, de la Grèce et d'Israël. Ou la fameuse Cordoue, creuset islamo-hébraïquo-chrétien. Autre cas de figure : les rapports vraisemblables, durant un siècle ou deux, voire plus, entre des templiers et leurs homologues mahométans. Des réussites très extraordinaires n'en sont-elles pas sorties dans les trois cas ?

Mais passée l'époque singulière de ces deux derniers exemples - période si privilégiée du Moyen Âge - il faut attendre le **XIXe** siècle pour que s'établissent à nouveau des « lectures transversales » ; ce qu'on a encore appelé des « comparatismes ». Alors, quelques Français purent lire une traduction, d'ailleurs approximative, du Coran. Et à peu près au même moment, ils commencèrent à prendre connaissance des hiéroglyphes égyptiens puis, d'abord en anglais, des Védas.

Car la recherche des « transversales » est, en effet, directement et étroitement liée à nos langues et à leurs avatars. Quand les hommes pratiquaient encore la langue universelle commune à tous les êtres, la langue-mère, celle des **« oiseaux »**, c'est-à-dire celle des anges, cette recherche des transversales se trouvait alors tout à fait sans objet. Il n'existait, dans la période du cycle adamique antérieure à la Chute et correspondant à l'Âge d'or (où, selon Guénon, tout homme était brahmane, c'est-à-dire connaisseur et prêtre du Très-Haut), qu'une façon unique de s'exprimer. Et semble-t-il, le plus souvent, « *de mon âme à ton âme* », sans passage par l'oral, comme font les

[10] Et, avec eux, les « cultures » qui leur sont étroitement rattachées et qui en constituent même les fruits directs les plus visibles.

animaux entre eux (ou les végétaux et les élémentaux dans les contes de fées). Cet état de transparence métaphysique commun à tout homme rendait inutile, comme sans objet, l'existence et la pratique de l'écriture – venue bien plus tard, à titre d'adjuvant (et non pas nécessairement de progrès). N'en fut-il pas à peu près ainsi durant tout l'Âge d'argent, puis durant l'Âge d'airain, mais alors avec une bien moindre qualification, donc jusqu'à la tour de Babel (en arabe et en hébreu, la Porte du Ciel - la porte par où l'on voulait rentrer) ? Car, comme déjà noté, la « sortie », justement, venait d'avoir lieu : on était passé dans l'Âge de fer [11].

Et depuis

Mais grâce aux raccordements des « transversales », progressivement établis dans la modernité par les récentes démarches ésotériques, on tend maintenant vers l'une des spécificités du cycle à son début, avec **l'unicité** partiellement retrouvée de toutes les « langues ». En ce temps de la fin, l'oméga est en effet bien proche de l'alpha. Signe révélateur, le rôle même des nations, qui fut si séparateur, tend à diminuer et peut-être à disparaître. La fin du cycle, comme son commencement, n'est-il donc pas l'instant privilégié de la convergence retrouvée des transversales ?

Bien sûr, quand on parle ici de « langues », c'est certes des diverses langues de la vie quotidienne, modifiées par l'usage planétaire de l'anglais. Mais ce sont aussi les images vivantes et envahissantes de la télévision, présentes jusqu'au fond des foyers ; comme toutes les modes venues d'Amérique qui sont, elles aussi, des « langages ». Et, bien plus encore, c'est tout ce qui est dit, enseigné et signifié **ésotériquement** dans tous les lieux du monde où l'on pratique désormais l'art des « transversales » et qui, donc, y sous-tend [12] quelque part les sens exotériques.

*

[11] Le mythe de la tour de Babel, en dépit du texte de la Genèse (XI), n'exprime-t-il pas aussi la nostalgie d'En-Haut, et pas seulement l'orgueil d'une volonté faustienne ?
[12] À un instant donné de l'Histoire, est-il concevable qu'un fait puisse être indépendant d'un autre ? Et si les deux sont de qualités occultes extrêmement différentes, lequel des deux influe, opère donc le plus sur l'autre ?

Et ceci ne fonde-t-il pas la place éminente de René Guénon [13] en cet instant si singulier du cycle, lui qui, plus que tout autre sans doute, a su fabriquer un tissu véritable de mille et mille « transversales », préalable nécessaire à la naissance du cycle émergeant et à sa « langue », à sa **symbolique unique** ?

La prochaine religion universelle, si elle s'adresse bien à tous, n'en sera-t-elle pas alors la formulation plus ou moins exotérique ?

À l'instant où nous bouclons ce numéro, Christine Tournier nous communique ces deux informations :

« Ce grand éditeur qu'était Jean-Paul Bertrand nous a quittés pour un ailleurs qu'il ne redoutait pas.
Je ne veux rien d'autre dire sinon que sa vie fut consacrée à la diffusion d'ouvrages de valeur, ouvert qu'il était à tout ce qui se voue à la quête de sens.
Il savait que l'invisible a davantage de réalité que ce que nous appelons précisément la réalité. Nous sommes aujourd'hui conscients de la relativité des éléments connus et inconnus de l'Univers : si science et spiritualité se rejoignent aujourd'hui parmi les chercheurs et les cherchants, Jean-Paul Bertrand en aura été l'un des promoteurs.
Merci à toi, ami cher, et que ton œuvre se perpétue. »

« Vient aussi de laisser son enveloppe charnelle ce grand transmetteur qu'était Arnaud Desjardin qui a, par sa parole et son écriture, enrichi plusieurs générations d'hommes et de femmes en désir de Vérité. Un être hors du commun qui est regretté par des milliers d'êtres, faisant ou non partie de son ashram. Dont moi. »

---

13 Certes, bien d'autres noms que celui de René Guénon pourraient être cités ; par exemple, outre celui de Mircea Eliade, celui peu connu d'Yves Albert Dauge, dont L'ésotérisme, pourquoi faire, (Dervy, 1986), semble souvent un modèle de transversale.

Par Serge Le Guyader

LA GOLDEN DAWN : ses Rites, son Histoire (Ordre Hermétique de l'Aube Dorée)

En 1960 paraissait chez Gallimard un ouvrage qui allait bouleverser le monde littéraire de l'époque et plus particulièrement les passionnés de mystères. Ce livre c'est le célèbre *Matin des Magiciens* de Louis Pauwels et Jacques Bergier. Le premier, écrivain et ancien Directeur du Figaro Littéraire est mieux connu du grand public que le second, physicien et chimiste reconverti dans la littérature de l'étrange et l'espionnage scientifique. On trouve dans cet ouvrage, notamment, quantité de révélations sur l'univers de l'ésotérisme, de la magie et de l'occultisme ainsi que sur les Sociétés Secrètes. Parmi celles-ci, une organisation particulièrement mystérieuse pour beaucoup de nos contemporains est cette société connue sous le nom de Golden Dawn ou Ordre Hermétique de l'Aube Dorée (en anglais : *The Hermetic Order of the Golden Dawn – GD dans la suite du présent article*) dont je vais vous donner ici un aperçu de son histoire et de ses rites. Or, en 1960, il n'existait pratiquement aucun ouvrage moderne sur cette Ordre, tout au moins en langue française.

En 1993 je publiais déjà dans le n°51 de la revue *Actualités de la GLNF (Grande Loge Nationale Française)* un article sur cette mystérieuse organisation et présentais plusieurs ouvrages sur le sujet qui venaient de paraître.

Parler de la GD c'est contribuer d'une certaine manière à la révélation d'un monde opaque et souvent incertain, à l'instar de cette affirmation de Jésus à ses disciples dans les Évangiles : "*Il n'est rien de caché qui ne sera révélé et rien d'occulte qui ne sera connu (Matthieu X.26)*". Or, la GD, comme d'autres organisations étranges ou mystérieuses, fait partie de ces choses cachées qui maintenant peuvent être révélées.

Son histoire est si riche et si complexe, qu'il ne peut être question ici que de la survoler. Il s'agit en effet d'une véritable saga entourée de mystère et d'épisodes à rebondissements multiples. Son histoire est aussi, d'une certaine manière, celle de toute la pensée hermétique et

des mouvements occultistes de la fin du 19e siècle et du début du 20e, d'où son intérêt.

La GD est auréolée d'une réputation quasi légendaire depuis sa création même en 1888. Admiré par certains occultistes, redouté par d'autres, cet ordre a certainement contribué de manière déterminante au développement de l'occultisme pratique (je dirai opératif) dans les pays anglo-saxons en participant à une véritable renaissance de la Haute Magie Cérémonielle (la H.M.C.).

Fondé par trois Francs-Maçons et Théosophes éminents, Westcott, Mathers et Woodman, sur la base de mystérieux manuscrits rosicruciens codés (à la manière des anciens manuscrits R+C du 16e), la GD a compté dans ses rangs de nombreuses célébrités de l'époque victorienne telles que le poète Yeats (Prix Nobel de littérature), l'écrivain de littérature fantastique Arthur Machen dont on reparlera, l'actrice Florence Farr, amie intime de Bernard Shaw, l'égyptologue Sir Wallis Budge, l'ingénieur Allan Bennet, ou encore Bram Stocker père du célèbre *Dracula*. On peut également citer, pour la petite histoire, le nom de Moïna Bergson, épouse de Mathers et sœur du grand philosophe français. Beaucoup d'autres personnalités de renom, qu'il serait fastidieux d'énumérer ici, ont également appartenu à la GD. Toutes sans exception et de leur propre aveu, ont été irrémédiablement marquées par les rites et l'état d'esprit de cette « obédience ».

Selon l'histoire officielle de l'Ordre, c'est le Dr Wescott (1848-1925) franc-maçon de haut grade et membre d'une société rosicrucienne anglaise la *Societas Rosicruciana In Anglia* (SRIA en abrégé) fondée en 1865 par un certain Wentworth Little qui entra en possession des mystérieux manuscrits mentionnés plus haut. L'important dans notre affaire est de retenir que ces manuscrits étaient codés selon une cryptographie alchimique tirée d'un ouvrage allemand du 16e siècle écrit par l'*Abbé Trithème* (connu des spécialistes de l'ésotérisme) et intitulé : *La Polygraphie ou Universelle écriture secrète.* Une fois décodés, ces manuscrits se révélèrent être les rituels d'un ordre jusque là inconnu dénommé **The Golden Dawn** (l'Aube Doré). Peu de temps après la mort de son fondateur (1886 ?) et le décodage des manuscrits, la SRIA entra, paraît-il, en contact avec une énigmatique société initiatique allemande (*Lichte, Liebe, Leben,* ou Lumière, Vie,

Amour) puis ses dirigeants fondèrent la branche anglaise de cette société sous le nom de *« The Hermetic Brotherhood of the Golden Dawn in Outer ».* D'autres Loges (6 au total semble-t-il) seront fondées dans certaines capitales européennes à la suite de l'Angleterre. L'une d'elles le fut en 1894 par Mathers à Paris (dans le 16e arrondissement) sous le titre distinctif de « AHATOOR » (ou Ahator), et son héritière actuelle existerait encore.

Mais revenons quelques instants sur la SRIA :
Tout comme sa sœur cadette, la SRIA recrutait parmi l'élite des Maîtres Maçons des différentes Loges officielles d'Angleterre. Parmi les 144 membres (environ) de celle-ci se trouvait un personnage d'une importance particulière : il s'agit de Edward Bulwer Lytton (1803-1873), diplomate et auteur d'un livre au titre mondialement connu : *Les derniers Jours de Pompéi.* Ce qui est moins connu par contre c'est que Bulwer Lytton (probablement initié au grade de C.B.C.S. et même plus, du Rite Écossais Rectifié) est aussi l'auteur d'un roman initiatique intitulé *ZANONI* (publié en 1843) et de La Race qui Nous Supplantera dont le thème majeur est le mythe des ***Supérieurs Inconnus*** qui inspira (bien involontairement d'ailleurs) quelques dizaines d'années plus tard certains penseurs nazis.

D'effectif plus réduit que la SRIA, la GD s'était donné pour but la connaissance et la pratique méthodique de la H.M.C. avec comme conséquence l'obtention de « pouvoirs » authentiques. Elle s'organisa autour de 11 grades ou degrés dont les 5 premiers appartiennent à **l'Ordre extérieur**. Oui, car en fait il y a deux Ordres : l'un extérieur (GD. in Outer), celui que l'on peut voir ou approcher, et l'autre, invisible appelé **Ordre Intérieur** que l'on ne voit jamais ! La GD est donc comme un iceberg, le plus important étant la partie immergée de l'ensemble. Ceci est d'autant plus vrai que les responsables de l'Ordre se prétendaient comme placés sous la protection et la direction occulte de ces fameux Supérieurs Inconnus du roman de Bulwer Lytton. L'Ordre enseigna la Pansophie (philosophie de la connaissance universelle ; une gnose en quelques sorte !) chère aux loges allemandes. De plus il affirmait détenir le secret de la **Langue énochienne**, mystérieuse entre toutes, et capable selon ses adeptes de procurer des pouvoirs magiques (mots de pouvoir !) à ceux qui en maîtrisaient la prononciation.

Au sujet de ces énigmatiques Supérieurs Inconnus, Mathers dit ne les avoir vus dans leur corps physique que très rarement et apporte les précisions suivantes : « *Pour ma part, je crois que ce sont des êtres humains vivant sur cette terre, mais qui possèdent des pouvoirs terribles. Mes rapports physiques avec eux m'ont montré combien il est difficile à un mortel, si avancé soit-il, de supporter leur présence...* »; et il ajoute en substance « *qu'il se sentait en contact avec une force si terrible qu'elle ne pouvait être comparée qu'à l'effet ressenti par une personne ayant été à côté d'un éclair lors d'un violent orage !* »

C'est aussi ce que pensait Arthur Machen (1863-1947), cité au début de cet exposé comme l'un des membres de la GD. Il faut savoir que cet écrivain anglais bien connu des milieux théosophiques de l'époque est l'auteur d'un très étrange ouvrage intitulé *Le Grand Dieu Pan,* qui fit un certain bruit à la fin du 19e. D'aucuns pensent d'ailleurs que l'œuvre de Machen (plus de trente gros volumes) est d'un intérêt au moins égal, sinon supérieur à celle de H.G.Wells ou d'Edgar Poe. Avec *Le Grand Dieu Pan* on aborde l'un des mythes chers aux différentes écoles théosophiques du début du 20e siècle : celle du *Roi du Monde* (voir aussi le livre de René Guénon sur ce thème et les écrits de Serge Hutin, bien connu des ésotéristes, ainsi que mon ouvrage *Le Grand Livre des Prophéties* - Éditions Trajectoire, 2005, où je parle de la prophétie du Roi du Monde, page 162) et des hypothétiques civilisations souterraines rescapées du déluge biblique.

Il est tout de même remarquable que de tels sujets et de tels propos aient pu être développés par des personnalités d'un niveau intellectuel aussi élevé que les membres de la GD : grands écrivains, physiciens et mathématiciens distingués, experts militaires, médecins, etc., à cette époque si férue de scientisme et de connaissances matérialistes ! Tout ceci coïncide d'ailleurs avec l'intérêt porté au même moment par les classes dirigeantes et l'élite intellectuelle aux phénomènes parapsychologiques en général, et spirites en particulier (on disait alors métapsychiques)

Avant d'aborder quelques uns des secrets des rituels et des enseignements de la GD, il faut encore dire quelques mots sur trois points importants relatifs à l'histoire de cet Ordre :

- l'origine exacte des manuscrits découverts pat Wescott,
- les rapports entre la GD est le nazisme et
- les rumeurs selon lesquelles la GD aurait eu partie liée avec le vampirisme.

Premier point :

À vrai dire, l'origine de ces fameux documents, longtemps restée mystérieuse, et sujet à controverse, n'est toujours pas établie avec certitude. Mais il est permis de penser aujourd'hui qu'ils sont l'?uvre d'un certain **Kenneth MacKenzie** (1833-1886), égyptologue de son état, et qu'ils ont été composés vers 1880. MacKenzie, d'origine autrichienne et grand érudit en matière d'hermétisme, maîtrisait parfaitement l'allemand, le français et la langue de Shakespeare. Membre (entre autres) de La Grande Loge Unie d'Angleterre, et fondateur de multiples loges maçonniques et rosicruciennes, il fut incontestablement à la base de nombreuses sources littéraires et symboliques concernant les écrits occultistes et rituels de différentes loges européennes de la fin du 19e ; les sources écossaises de la franc-maçonnerie templière et allemande et de la R+C en sont les témoignages authentiques. MacKenzie avait tout lu, tout vu et rencontré tous les grands de l'hermétisme de son temps. Parmi les différentes loges auxquelles ce génial personnage prit part, il convient de citer « La Fraternité de la Croix de Lumière » (« Fratres Lucis ») encore appelée « Ordre de la Svastika » ou « Fraternité des Initiés d'Asie » qui fut très probablement un prototype de la GD (avant l'heure) et dont l'objectif était de donner à ses membres toute la Lumière sur les sciences occultes : alchimie, magie, astrologie et surtout la Kabbale. Notons au passage, et ceci a son importance, que cette loge était l'une des rares (en Europe) à accueillir ensemble des chrétiens et des non chrétiens (juifs et asiatiques notamment) !

second point :

Certains auteurs ont longtemps associé le nazisme à la GD en suggérant que cet ordre avait pu être à l'origine du National Socialisme. C'est le cas notamment de Pauwels et Bergier dans *Le Matin des Magiciens* ou de Werner Gerson (alias Mariel) dans *Nazisme Société Secrète (voir la bibliographie en fin d'article).*

Mais je tiens à affirmer que cette idée est totalement fausse; certes, il est possible que des penseurs et « théologiens » nazis aient récupéré certains des symboles ou se soient inspirés de quelques unes des idées de la Loge des « Frères Initiés d'Asie » (centre occulte et kabbalistique juif) et qu'il aient alors utilisé la force prodigieuse de la Croix Gammée (Svastika) en inversant le sens de sa rotation *(voir à ce sujet les explications des Bouddhistes sur les effets liés au sens de rotation de la croix gammée)* ; il est possible aussi qu'ils aient mis la main sur les archives secrètes d'une autre loge, « l'Aurore Naissante », mais cette soi-disant filiation directe entre la GD et les nazis vient surtout des relations ambigües qu'entretint **Aleister Crowley** avec ces derniers. Il est impossible en effet de parler de la GD sans évoquer ce personnage : magicien anglais célèbre, mentor du néopaganisme, Aleister Crowley fut l'un des derniers Grands Maîtres de la GD dont il fut ensuite exclu ; considéré comme une brebis galeuse par les adeptes de la GD, **Aleister Crowley** dénatura les rituels et les enseignements de son ordre ; traître à ses frères, doublé d'un psychopathe mégalomane aux mœurs dépravées, toxicomane de surcroît, il voulut engager la GD dans la pratique de la Magie Noire et satanique. On peut dire de lui qu'il en est en quelque sorte le fossoyeur, tout au moins qu'il a largement contribué à sa disparition officielle en 1903. Bien que génial, **Aleister Crowley** est l'exemple même du maçon de haut grade, piégé par son propre pouvoir et qui, au lieu de monter vers la Lumière et la Sagesse, a sombré dans des ténèbres pires que celles dont il était sorti. *(Sa théorie favorite était qu'en allant combattre les Ténèbres directement, on pouvait ainsi accéder plus vite à la Lumière… mais en prenant de tels risques que seules quelques âmes particulièrement aguerries étaient susceptibles d'y parvenir !)*

troisième point :

Selon certains auteurs (M. Lamy : Jules Verne, Initié et initiateur), la GD aurait eu partie liée avec certaines pratiques concernant des rituels en relation avec le Culte du Sang. Il semble en effet y avoir un rapport étroit entre certains rites de la GD et le symbolisme du Dragon attaché au Culte du Sang (sang/dragon/immortalité) que l'on trouve d'ailleurs en Europe centrale (Transylvanie par exemple) ; de là à penser au vampirisme, qui est une expression dégradée de ces

rites, il n'y a qu'un pas ! Curieusement, Bram Stocker écrivit son célèbre Dracula en 1890, peu de temps après son initiation à la GD. On notera aussi qu'un certain Jules Bois (également membre de la GD), journaliste de son état et ami intime d'Emma Calvé, actrice/chanteuse et maîtresse supposée de *l'Abbé Saunière* dans l'affaire de Rennes-le-Château, était un spécialiste du Vampirisme. Enfin Jules Verne lui-même, s'est intéressé à la R+C en général et à la GD en particulier à travers le mythe de Dracula et des Morts-vivants dans plusieurs de ses romans ; citons par exemple *Le Château des Carpates, L'Éternel Adam, Le Sphinx des Glaces,* et *Mathias Sandorf* qui porte, il faut bien le dire, les caractéristiques typiques du R+C.

Voyons maintenant de plus près les enseignements et les rites de la GD.

Jamais complètement éteinte, la GD, tel le sphinx, procède depuis peu à sa renaissance sur le continent européen et dévoile pour la première fois en France ses Mystères Initiatiques. Disons tout de suite que les enseignements et les techniques ésotériques permettant le développement harmonieux des facultés psychiques se font au départ par correspondance sous forme de cours. Les « étudiants » doivent avoir dépassé le 3e degré maçonnique (loges bleues) et travaillent individuellement en oratoire. Cette méthode est depuis longtemps utilisée par l'ordre rosicrucien bien connu AMORC (Antique et Mystique Ordre de la R+C).

Les travaux du « néophyte » (qui, je le rappelle, doit au minimum être maître maçon d'une loge bleue), commence par la pratique des *Rituels Magiques* : rituels mineurs, majeurs et suprêmes du Pentagramme et de l'Hexagramme, en rapport étroit avec l'Astrologie, ainsi que le rituel de la *Rose+Croix* et des *Tours de Guet.* Signalons que les détails sur les techniques de protection utilisées par les membres de l'Ordre seront d'une aide précieuse à tous les occultistes véritables désirant s'engager en toute sécurité sur la voie souvent périlleuse de la H.M.C., celle-ci, en tout état de cause, devant être une voie de réalisation spirituelle et surtout pas un instrument de domination. C'est là précisément tout le piège ! De ce point de vue, les enseignements de l'Ordre Hermétique de l'Aube Dorée perpétuent les Mystères de l'Égypte Antique, mystères qui ont survécu

d'une part dans les Écoles des Mystères d'Éleusis et de Samothrace en Grèce, d'autre part à Rome avec l'Ordre Pythagoricien. Puis on les retrouve aux 17e et 18e siècles en Angleterre et en Allemagne avec, notamment, « La Fraternité Hermétique de la R+C d'Or ». À ces rituels magiques, il faut ajouter les *Enseignements Qabalistiques* qui offrent au chercheur la théorie et la pratique de la Qabale (notons au passage l'orthographe inhabituelle de ce mot qui s'écrit généralement « kabbale » ; mais il faut bien dire que cette discipline est souvent orthographiée de manière différente selon que l'on se trouve dans un contexte judaïsant ou chrétien) telles qu'elles ont été dévoilées par l'Ordre depuis son commencement. Cet aspect constitue l'apport du judaïsme hermétique et gnostique le plus significatif à l'Ordre, par la découverte du sens profond de l'Arbre de Vie séphirotique. À l'instar des maîtres Yogis (de l'Inde) et par la « *Pratique du Pilier du milieu* », l'« étudiant » pourra alors identifier et éveiller, de manière consciente et contrôlée, les *centres d'énergie occulte* qui sommeillent en chacun de nous (on appelle ces centres des chackras ou chakras selon la terminologie hindoue, dont le point départ se situe en bas de la colonne vertébrale, où réside la fameuse *Kundalini* ou Serpent de Feu lové).

Enfin, quand tous ces rituels et enseignements des Sciences Occultes auront été correctement compris et digérés, lorsque le disciple sera prêt, alors le Maître viendra. Après plusieurs examens et rites de vérification de l'état d'avancement du candidat à la GD, celui-ci pourra solliciter son admission en Loge. Lorsque l' "étudiant" aura prouvé ses compétences et surtout ses capacités, alors seulement il pourra être admis à l'initiation aux *Rituels de l'Ordre (Extérieur)* proprement dit. Ces rituels permettent de gravir les différents degrés de l'Ordre. Ceux-ci ont une structure kabbalistique, c'est-à-dire que chaque grade correspond au développement d'une sephirah (ou niveau d'énergie). Quant à l'ordre intérieur, s'il existe effectivement, nul n'en a jamais donné quelques détails à notre connaissance, du moins.

Pour l'Ordre extérieur, les Noms des cinq premiers grades sont les suivants : *Néophyte, Zelator, Theoricus, Practicus et Philosophus.*

Précisons au passage que les plans de Loge et les rituels de chacun de ces degrés n'ont que peu de rapport avec ce que l'on connait en loge

bleue dans les différents rites maçonniques. Ils rappellent plutôt ceux de la R+C Pythagoricienne & Templière (voir la bibliographie).

Je ne m'étendrai donc pas plus ici sur ces rituels, mais on peut rappeler quelques unes des mises en garde ou des recommandations qui les parsèment :

(Extrait du Grade de Practicus)

« Tout d'abord, sache, Ô Practicus de notre antique Ordre, que l'équilibre véritable est le fondement de l'âme. Si tu n'as toi-même une base solide, sur quoi t'appuieras-tu pour commander aux forces de la Nature ? »

« N'adore pas ton corps physique, mais ne le néglige pas, car il est ton lien temporaire avec le monde extérieur et matériel... »

« Comme on te l'a dit au grade de Théoricus : sois aussi actif et prompt que la Sylphes, mais évite la frivolité et le caprice. Sois aussi énergique que la Salamandre, mais évite l'irritabilité et la férocité... Sois aussi laborieux que les Gnomes, mais évite la vulgarité et l'avarice... Ainsi tu développeras graduellement les pouvoirs de l'âme et tu pourras commander aux Esprits des Eléments. »

La GD est donc née en tant que telle en 1888, mais après la mort de Mathers en 1918, elle périclite bientôt en Europe. Elle n'aura duré qu'une trentaine d'année. Plusieurs petites associations se sont développées depuis les années 40 et 50 tant en Europe qu'en Australie ou aux USA plus ou moins calquées sur la GD mais aux ambitions beaucoup plus modestes.

Pour conclure, je dirai simplement que, depuis les années 90, quelques ouvrages sur les rites de la GD ont été publiés en France par certains adeptes modernes de ces sociétés anglo-saxonnes ou françaises ; quelques uns des titres, les premiers d'une collection, sont parus aux Éditions Télètes, mais ils se trouvent difficilement en librairie.

Les travaux de la Golden Dawn relèvent de pratiques « maudites » ou des sciences « interdites » et ne peuvent bien entendu être diffusés

largement. Aussi après avoir levé une toute petite partie du voile sur les mystères des rites de cette organisation dans les années 60 à la suite du *Matin des Magiciens* convient-il de refermer le tout en attendant des jours meilleurs où l'humanité sera plus sage et plus à même de recevoir de tels enseignements, retrouvant ainsi les antiques et authentiques lois de la Science des Dieux, qui prévalaient sans doute avant le dernier grand Déluge biblique.

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

Il va de soi que la présente liste est loin d'être exhaustive !

1 - Ouvrages sur la GD et proches

- DUEZ Joël : La Rose–Croix Pythagoricienne et Templière (Rituels), Éd. de la Maisnie/GuyTrédaniel Editeur, 1990
- FRATERNITÉ de la Lumière de l'Aube Dorée : i. Sesheta Publications, 2006 (shesheta-publication.com)
-LABOURÉ Denis : Enseignements Quabalistiques de l'Ordre Hermétique de la Golden Dawn, Éd. Télétes, 1991
- LAMY Michel : Jules Verne, initié et initateur, Éd. Payot, 1984
- RUGGIU Jean-Pascal : Les Rituels Magiques de l'Ordre Hermétique de la Golden Dawn, Éd. Télétes, 1990
- RUGGIU Jean-Pascal : Les Rituels d'Initiation de l'Ordre Hermétique de la Golden Dawn, Éd. Télétes, 1992
- RUGGIU Jean-Pascal : La Magie Hénokéenne de l'Ordre Hermétique de la Golden Dawn, Éd. Télétes, 1994
- TERESHCHENKO Nicolas : Les Ancêtres Rosicrusiens de l'Ordre Hermétique de la Golden Dawn, Éd. Télétes, 1992

3 - Quelques ouvrages d'Aleister Crowley

- CROWLEY Aleister : Magick (traduction Ph. Pissier), Éd. Blockhaus, 1992
- CROWLEY Aleister : Le Livre du Rassemblement des Forces, (traduction Ph. Pissier), Éd. Ramuel, 1994
- CROWLEY Aleister : Fragments Sataniques (traduction Ph. Pissier), Éd. HRILIU, 1996
- CROWLEY Amado (fils du premier) : Les Secrets d'Aleister Crowley,

Éd. Pardès, 1992
- Revue Equinoxe : Vol. I, n°1, (traduction Ph. Pissier); 1994
- Revue Equinoxe : Vol. I, n°2, (traduction Ph. Pissier); 1995 et suivants
- Revue AEON : Revue d'illuminisme Scientifique Vol.I , n°1 , 1996 et suivants

2 - En vrac : Ouvrages généraux sur les Sociétés Secrètes

- Angebert Jean & Michel : Les Mystiques du Soleil, Éd Robert Laffont, 1971
- Bayard Jean-Pierre : Le Guide des Sociétés Secrètes, Philippe Lebaud éditeur, 1989
- Bergier Jacques : La guerre secrète de l'Occulte ; J'ai LU : A 361, 1978
- Dubois Dominique : Rennes Le Château, l'occultisme et les Sociétés secrètes, Éd. l'?il du Sphinx, 2005
- Faligot & Kauffer : Le Marché du Diable, Éd. Fayard, 1995
- Gerson Werner : Le Nazisme, société secrète, J'ai LU A 267, 1976
- Guaita (de) Stanislas : Au Seuil du Mystère (Essai sur les sciences maudites), Chamuel & Carré Éditeurs, 1895
- œil du Sphinx : Historia Occultae, Éd. de l'?il du Sphinx, 2008
- Pauwels & Bergier : Le Matin des Magiciens, Éd. Gallimard, 1960
- Taguieff Pierre-André : La foire aux Illuminés, Éd. Mille et Une Nuits, 2005. (contient plusieurs références à l'ouvrage « Dialogues avec les morts » de S. Le Guyader)
- Valode Philippe : Occultus Politicus, First Editions, 2009

Par Christine Tournier

LA VOIE DU MILIEU ET LA RECHERCHE DE L'ÉQUILIBRE

Parler d'équilibre, c'est impliquer une dynamique, une absence de statisme. L'équilibre n'est pas un état **atteint**, acquis, définitif, mais un moment essentiellement éphémère, où des pôles apparemment contradictoires, voire paradoxaux, se coordonnent, se complémentarisent. L'équilibre est cet instant plus ou moins long d'apaisement entre deux instants différents : l'oiseau, en équilibre sur une branche de saule, se trouve entre deux vols, et est, un instant, suspendu dans le temps de son agir, momentanément arrêté, certes, mais non figé.

Dans l'**Encyclopedia Universalis**, l'équilibre est défini comme un « *État d'un système qui correspond à un minimum de la fonction d'énergie pour le paramètre considéré. On distingue deux sortes d'équilibre : l'équilibre statique où le système et le milieu n'échangent pas d'énergie, et l'équilibre dynamique où la quantité d'énergie cédée par le système au milieu est égale à la quantité d'énergie cédée par le milieu au système* ». Cela ne saurait contredire ce qui a été écrit plus haut et ne peut que nous conforter dans la voie à suivre quand on s'efforce d'être un cherchant.

Ainsi, l'équilibre (de *libra*, balance) est une égalité de force entre deux ou plusieurs épiphénomènes qui semblent s'opposer. Cela entraîne une idée de pondération et de « système » de compensation. L'équilibre n'est donc pas la passivité, l'immobilité, non plus que la rupture : c'est un état permanent dans l'action. Ce que recherchaient les adeptes d'Épicure n'était pas le plaisir à tout prix mais la savouration juste de chaque moment de la vie. C'est être ici et maintenant en plénitude, « *rattaché au passé et tourné vers l'avenir* », mais avec légèreté, persévérance, et non par entêtement : la flèche part de la corde tendue de l'arc dans l'art royal du tir Zen, elle parcourt son chemin, immuablement, jusqu'à la cible.

L'homme qui marche avance dans un déséquilibre permanent, et c'est ce passage du vide où se trouve un instant le pied pour être à nouveau sur le sol, alternativement, en un ensemble de déséquilibres apparents, qui constitue la marche. Car, en effet, la voie du milieu

est harmonie et permet de fluctuer mais non de couler, comme l'annonce fièrement la devise de la Ville de Paris.

L'équilibre est donc cet état/action de plénitude que l'on peut vivre à chaque seconde. Sa recherche implique **une prise de conscience** quasi permanente de ce qui est autour de nous et en nous. Cette quête – qui est en réalité une quête constante de sens, mais dans l'abandon, l'acceptation et non dans l'âpreté ou la volonté compulsive – conduit à une infinité d'équilibres et de déséquilibres dont l'alternance constitue notre chemin de vie : le rythme, la rythmique de cette recherche sera harmonique ou chaotique, cahoteux, voire cacophonique, cela dépend essentiellement de soi-même, de l'orchestration que l'on conduit. Pourrions-nous évoquer, par dérision, le serpent monétaire européen ?

La stabilité n'est pas l'immobilisme tant de l'esprit, de l'âme, du cœur que du corps : le moine en méditation est en plein équilibre, sans doute, mais cela ne signifie pas qu'il est passif, même s'il est apparemment en état de réception ; il donne également et il est devenu le lieu d'un échange subtil invisible. La stabilité – qui n'est pas la fixité – est une adaptabilité dans le temps et dans l'espace, la régulation constante, consciente et/ou inconsciente, intérieure et extérieure, profonde et/ou périphérique, mais sans efforts particuliers, comme un réflexe naturel et doux, quelles que soient les épreuves à traverser : plus facile à dire qu'à faire, il faut bien l'avouer ! Ainsi, quand on étudie une partition de Chopin au ralenti, on est frappé par le fait que c'est dissonant, inaudible : c'est la multiplicité, la juxtaposition, la rapidité des notes qui se chevauchent, qui constituent la musique merveilleuse qui nous enchante à son écoute.

L'équilibre se trouve au cœur des phases de doute, d'hésitation, de souffrance, d'incompréhension, de révolte, d'obstination butée, de fantasmes, de désirs, car l'authenticité et l'acceptation peuvent les accompagner, les dissoudre et les remplacer par la paix, la sagesse active, la joie intérieure tranquille. Attention ! Accepter, ce n'est pas accepter l'inacceptable ni être dans la fatalité. Les Musulmans disent « *Inch Allah* » (ce qui correspond au « *Que votre volonté soit faite* » des Chrétiens ; en aucune façon, il ne s'agit de « *Mektoub* », qui fait de l'homme une victime et non un être divin.

Le dépouillement intérieur est un premier pas vers cette voie du milieu que seuls quelques grands maîtres ont atteinte. L'équilibre s'établit dans le renoncement, non pas le renoncement à soi, mais au moi, dans la liberté sans exaltation de moments toujours différents, mais dont la succession s'harmonise. On doit s'accepter tel que l'on est – sachant tout de même que l'on est heureusement perfectible –, être en accord avec soi-même, apprendre le **bonheur**, avoir conscience de l'ombre et de la lumière, du bruit et du silence, du temporel et du spirituel…

Dans le titre de cet article, nous avons parlé de « recherche ». Cela implique la notion de **choix**. Ce choix est défini pas la conscience et la sagesse. La sagesse n'est pas, là encore, un état de plénitude béate, parfaite, acquise enfin définitivement, ni de passivité quelque peu blasée, voire nihiliste ; c'est une volonté aérienne et lucide sur une vision réaliste du monde. C'est une synthèse réalisée, en fonction de soi, en tirant parti de nos passions contradictoires. C'est le désir d'être à son axe et de fluctuer en fonction de cet axe solide, invulnérable : la balance voit ses plateaux toujours mobiles se déplacer inévitablement de chaque côté de son fléau immuable. Et, de façon moins triviale, pensons à l'Arbre des Sephiroth où les deux piliers que sont la rigueur et la mansuétude, flanquent celui central de l'axe du monde : la sagesse.

L'équilibre se joue donc dans une permanence, une constance de l'analyse et de la synthèse, conjointes et/ou simultanées. Il est attention, absence de tension, inspiration et expiration, confiance, naturel, simplicité et quiétude. C'est le yin et le yang, équilibre entre les forces centripètes et centrifuges, concentration et dilatation. Que l'on relise ce petit texte magnifique de l'Ancien Testament qu'est **L'Ecclésiaste** où, sur sept petites pages, l'essentiel est écrit :

« Il y a le moment pour tout, et un temps pour tout faire sous le ciel ;
Un temps pour enfanter et un temps pour mourir ;
Un temps pour planter et un temps pour arracher le plant.
Un temps pour tuer et un temps pour guérir ;
Un temps pour détruire et un temps pour bâtir.
Un temps pour pleurer et un temps pour rire ;
Un temps pour gémir et un temps pour danser ;

Un temps pour lancer des pierres, et un temps pour en ramasser ;
Un temps pour embrasser et un temps pour s'abstenir d'embrassements.
Un temps pour chercher, et un temps pour perdre ;
Un temps pour garder, et un temps pour jeter.
Un temps pour déchirer et un temps pour coudre ;
Un temps pour se taire et un temps pour parler.
Un temps pour aimer et un temps pour haïr ;
Un temps pour la guerre et un temps pour la paix ».

Ainsi, dans la vigilance de l'être, se maintient un équilibre intérieur que l'on peut évoquer également, dans la tradition hindouiste, avec les deux forces universelles complémentaires et indispensables que sont Shiva, le destructeur, et Vishnou, le constructeur, émanations de la Sagesse primordiale que représente Brahma. L'équilibre est donc bien en référence avec le trinitaire, le ternaire, et non avec la seule dualité, le binaire.
C'est le symbole du noir et du blanc non tranchés : soit l'alternance du pavé mosaïque, soit le point noir dans le blanc, et le point blanc dans le noir, associés en ondulation et en souplesse.

La démarche de l'homme est liée à la résolution de ses conflits intérieurs, de ses contradictions, en apprenant à connaître sa propre volonté, son propre désir aussi, ses propres incohérences. L'équilibre exige de faire silence en soi, de renoncer à prouver quoi que ce soit, d'apprendre à perdre tout préjugé, sachant que la vérité est toujours relative et impermanente. On connaît les paroles célèbres de Montesquieu : « *Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà.* » Elles nous engagent à une ouverture permanente du cœur et du mental, à une écoute tranquille de ce qui est et qui doit être, au refus de tous les extrêmes dans quelque domaine que ce soit.

L'équilibre s'accroît dans la connaissance, l'acceptation, la relativisation de tout ce qui est en soi et hors de soi, le dépouillement des idées reçues. **Comment trouver la voie du milieu sans cet abandon confiant à son propre sens ?** Comment vivre son propre équilibre sans comprendre que chacun de nous est interdépendant des autres et donc que sa propre harmonie s'associe à celle – ou non – des autres ? Cela s'établit dans la distanciation et la non projection, l'accord avec l'univers, le silence, la non résistance aux évidences réelles.

Chacun, selon ce qu'il est, ce qu'il a, ce qu'il abandonne, ce qu'il découvre, poursuit une direction en suivant une initiation constante qui lui permet de progresser dans sa logique interne, douce et violente à la fois.

L'équilibre, c'est la dialectique entre les multiples éléments contraires qui constituent notre être, notre vouloir, notre affect, notre intellect ; c'est naturellement en fonction de soi-même, de son individualité propre, de son épanouissement plus ou moins ample, en tant que personne et en tant qu'être social libre d'être avec les autres. Exister selon son ego et selon celui des autres, conjuguer les joies de l'esprit, celles du cœur, et celles du corps, vivre intensément et savoir vivre abandonné, aimer et être aimé, c'est apprendre à se connaître soi-même (comme le préconisait Socrate), sans concessions, pour mieux se trouver, s'accepter tout en allant vers une amélioration de son être afin de se sentir de plus en plus digne d'être né.

Mon fils, quand il avait dix ans, m'a posé une question : *« Dis, maman, tu es une fille ? » - « Oui, mon chéri. » - « Et moi, un garçon ? » - « Oui » - « Mais, dis-moi, sommes-nous également des êtres humains ? »* J'étais époustouflée par ce discernement entre vivre conditionné par tant de manipulations sociales, éducatives, religieuses, philosophiques, et autres, et vivre debout en tant que méritant le terme d' « humain ».

Rechercher l'équilibre, c'est une volonté que l'on poursuit sa vie durant, qui permet chaque jour d'être plus à son axe, plus **heureux**, plus sage, plus calme, plus serein, sans être éteint pour autant ; plus libre et non attaché, sans être détaché. C'est la condition essentielle et incontournable au **progrès** de soi-même. C'est **se situer** toujours selon ses besoins propres que l'on apprend à connaître davantage au fur et à mesure que l'on prend de l'âge. C'est là que l'on saisit mieux que la vie a du « sens » et que l'on apprécie alors d'avoir toujours moins d'années à vivre en cette incarnation.

La force, la sagesse et la beauté, comme la rigueur, l'équilibre et la compassion, sont les trois constituants de la quête, cette quête si merveilleusement décrite dans les contes et légendes, en toutes époques et en tous lieux de la planète. La force pour ce qu'elle

implique de calme stabilité, la sagesse pour la sérénité de l'âme, la **jubilation** tranquille au milieu des tribulations, la beauté pour l'accompagnement sur le chemin, pour le sel des mets, pour la saveur des sens : tous trois composent la relation triangulaire nécessaire à la vie. L'équilibre est – redisons-le – celui du corps et de l'esprit, du cœur et du Logos en harmonie. C'est l'homme inscrit dans le pentagramme de Vitruve et de Vinci, réalisant en lui, et à l'extérieur de lui, le nombre d'or de la perfection vers laquelle chacun de nous tend, plus ou moins maladroitement, plus ou moins véritablement, mais vers laquelle il tend. C'est l'ordre dans le chaos que nous créons (car il n'y a pas de chaos dans l'univers !), une façon de nous mettre en cohérence avec le Tout.

La recherche de l'équilibre entend que l'on ne trouve jamais définitivement, mais seulement provisoirement car tout est impermanent et tout doit être remis sur le métier constamment. Dès que nous nous relâchons, dès que nous tombons, il nous faut nous relever, repartir, retrouver un nouvel équilibre, suivre à nouveau la voie du milieu malgré les pas de côté nécessaires, en fait, à notre avancement mélodieux. Même si notre part de libre arbitre est fort mince, il faut à tout instant choisir un chemin, le nôtre ; celui-ci sera d'autant plus sûr que l'on s'y sera engagé en connaissance de cause, en ayant établi un point d'orgue entre des appels de toute nature.

Cette quête est le symbole même de la vie : chacun s'efforce de trouver un **accord** entre les moments de cavalcade et ceux de repos, entre les ténèbres et la lumière, entre le bruit et le silence, entre la matière et l'esprit (qui sont, en réalité, les deux aspects du même). Et le kaléidoscope des années sera d'autant plus riche que l'on y inscrira davantage d'éléments : tout dépend de ce qu'on l'on est, de ce que l'on a à apprendre et de ce que l'on désire en son être tout entier.

Nous retrouvons cela dans l'équilibre entre le Mercure, symbole de la matière non encore travaillée, le Sel, symbole de l'Homme réalisé, et le Soufre, symbole de l'Esprit divin. La volonté humaine s'allie à la Providence (Soufre), pour vaincre le Destin (Mercure). L'homme quitte son passé qui lui sert d'expérience toujours antérieure, pour tendre vers son à venir qui sera plus riche et plus empli de connaissance s'il ne s'encombre pas, tel le riche de la Parabole, de fardeaux inuti-

les, factices et éphémères, dans le présent constamment en transformation. Le Sel, c'est le cube, l'unité, la stabilité (non le statisme), la continuité ; c'est la pierre taillée qui participe à la construction de la cathédrale avec les autres pierres ; celle qui sert de relais entre le dense et le volatile vers lequel se dresse la flèche de l'édifice ; celle qui permet la réalisation, en partant de soi, et en union avec les autres, d'une société mystique qui tend vers le divin, où le profane est sacralisé.

Nous cheminons tous, c'est-à-dire que nous avançons, non forcément d'un pas égal, mais avec des moments d'errance, des instants d'arrêt, d'autres d'accélérations, quand ce n'est pas d'emballements. Cet itinéraire au rythme irrégulier doit mener à soi-même, dans un choix constant de routes à prendre à chaque carrefour : et il y en a constamment ! L'équilibre est donc fait de renoncements, de découvertes, d'initiation régulière, permanente, qui va croissant dans sa logique interne. C'est l'imprégnation de l'œuvre au Noir.

L'équilibre, c'est trouver le **juste** milieu entre ce Soufre et ce Mercure philosophiques. C'est être ce Sel dont nous avons parlé (« *Soyez le sel de la terre* », disait Yeshua), cet homme qui s'efforce de s'inscrire au mieux dans le pentagramme, symbole d'équilibre parfait retrouvé un peu partout dans la nature, tant dans la faune que dans la flore. Parler de perfection pourrait sembler audacieux, pourtant l'équilibre n'est-il pas un moment de perfection avant un autre moment qui peut atteindre, à son tour, sa propre perfection à tel instant de la durée ?
Quand, en franc-maçonnerie, il est demandé de dégrossir la pierre brute pour la polir, ne s'agit-il pas d'accomplir l'œuvre parfait qui doit nous mener de notre naissance jusqu'à notre mort à ce monde ? Cette recherche de perfection est indissociable de la recherche de la voie du milieu.

La conjugaison des forces qui nous constituent et constituent nos sociétés se fait sur un mode personnel qui varie selon les individus. Nous vivons selon notre monde intérieur infiniment solitaire et selon le monde environnant composé de toutes les autres solitudes : l'équilibre consiste à trouver sa place à la jonction de la vie individuelle et de la vie sociale, selon ses pulsions et celles des autres.

Savoir donner et savoir recevoir est essentiel si l'on veut que l'ensemble des équilibres atteints réalise une trame solide dans laquelle on puisse se sentir à l'aise.

Mazu, Maître Chan du 11e siècle, disait :

« La terre au c?ur s'exprime selon les circonstances.
L'éveil n'est qu'apaisement.
Les phénomènes et l'absolu sont sans obstruction.
Il y a simultanément production et non production.
« Ainsi, à présent, que ce soit dans la marche, l'immobilité,
en position assise ou couchée, il vous suffit de réagir aux choses
selon les circonstances, et vous serez dans la voie. »

Nous avons les clés entre les mains. C'est dans l'équilibre, et non dans l'affolement, qu'il est aisé de les placer dans les bonnes serrures. Alice au pays des merveilles avait bien du mal à trouver la voie juste : elle dut essayer beaucoup de clés, de tailles personnelles, de portes, de tunnels, de dangers d'être détruite, avant d'aboutir à sa propre ouverture, accompagnée par Maître Lapin - l'Apprenti dans le compagnonnage - symbole de la Lune qui nous sert de repère dans la nuit de notre ignorance et de nos tâtonnements. La peur ne sert de rien. En s'inscrivant dans le rythme des éléments, en se fondant dans les énergies cosmiques, pour s'harmoniser avec elles et y trouver son équilibre, on laisse passer les forces d'amour dans la disponibilité d'être. La persévérance fait partie intégrante de cette recherche permanente d'équilibre, et les échecs apparents ne sont souvent que des bornes sur le chemin qu'il nous faut suivre, habités par une énergie authentique, patiente, riche de discernement.

Krishnamurti a dit :

« La contradiction est une destruction, un gâchis. En cet état, nous ne pouvons rien produire que des antagonismes, de l'amertume et un surcroît de souffrance. Si nous parvenons à comprendre cela pleinement, donc à nous affranchir de l'état de contradiction, une paix intérieure peut surgir, qui créera l'entente entre nous et les autres (…). La contradiction n'existe que lorsque l'esprit a un point fixe de désir, c'est-à-dire qu'au lieu de considérer tous les désirs comme étant

mouvants, transitoires, il s'empare de l'un d'eux et en fait une aspiration permanente. Alors il y a contradiction aussitôt que surgit un autre désir. »

Il dit aussi :

« (La simplicité) ne survient que lorsque le moi n'est pas, lorsque l'esprit n'est pas tombé dans le réseau des spéculations, des conclusions, des croyances, des identifications. Seul un esprit ainsi libre peut trouver la vérité et recevoir ce que l'on ne peut ni mesurer ni nommer, et c'est cela la simplicité. »

Et, enfin :

« La simplicité est action sans idée. »

Que l'on choisisse un rythme primitif, harmonique ou dodécaphonique, toutes les formes de recherche de beauté dans l'œuvre musicale de la vie, d'écologie entre ses forces multiples, différentes, convergentes, divergentes, sont a priori valables selon ce que l'on peut vivre et selon ce que l'on recherche. C'est en lisant la partition que l'on voit l'équilibre ou non de son ouvrage. Que l'on vive comme Narcisse, l'ascète, ou comme Goldmund, le jouisseur, les deux héros de Hermann Hesse, l'équilibre sera, à des degrés divers pour chacun d'entre nous, de **réaliser** pleinement ses dualités, d'aplanir ses désirs contraires, ses conflits personnels et sociaux, d'établir distances et rapprochements, de soi à soi, de soi aux autres et au monde (dimension horizontale), et de soi à l'énergie divine primordiale (dimension verticale).

Ce n'est qu'en assurant notre matérialité et notre spiritualité au mieux de notre « destin », en les plaçant toujours dans la dimension sacrée de l'univers, que nous pourrons nous rapprocher de nous-mêmes, c'est-à-dire de notre propre équilibre et de notre propre voie, en nous libérant autant que nous pouvons du mental, et donc de la souffrance liée à nos identifications. L'équilibre ne peut se trouver que dans la pacification de l'esprit, l'abolition de l'inquiétude et de l'angoisse fondées le plus souvent sur des scenarii que l'on a soi-même élaborés.

Les cléfs de l'orient

Par Saint-Yves d'Alveydre

Cette présentation commentée d'une œuvre primordiale de Saint-Yves d'Alveydre (publiée en 1877) est extraite de l'essai que j'ai publié en 2005 (aux éditions Dualpha) sous le titre : Saint-Yves d'Alveydre, une philosophie secrète.

Yves-Fred Boisset

Le premier chapitre est consacré aux *Mystères de la naissance.* Il commence par cette sentence :

" Il est quelque chose d'aussi grave que la Mort : la Naissance. "

Il est vrai que, d'un certain point de vue, on peut penser que la naissance et la mort sont les deux seules choses vraiment importantes de l'existence humaine, d'autant plus que l'on peut inverser l'ordre des facteurs et dire que la naissance est une mort alors que la mort est une naissance. Et, de toute manière, ces deux actes essentiels de notre vie sont deux passages à caractère initiatique auxquels on peut adjoindre la découverte de l'Amour dans toutes les acceptions de ce mot merveilleux. *" l'amour et les sexes sont choses religieuses "*, ajoute Saint-Yves. Donc : naissance, premier pas, amour, deuxième pas, mort, troisième pas, c'est-à-dire plus exactement : TRÉ-PAS.

Nous lisons plus loin :

" Immortelle après la mort, l'âme l'est avant sa naissance "

Depuis les récents travaux des chercheurs de l'Université de Princeton (que, par dérision, on appelle parfois les *néo-gnostiques* et que, bien sûr, Saint-Yves ne pouvait connaître), nous savons que tout ce qui existe dans l'univers est immortel en raison de la structure même des particules de lumière (ou photons) qui sont les dispensateurs de toute vie et que l'on peut, par une analogie peut-être pas si hasardeuse que cela, assimiler aux éons des gnostiques, c'est-à-dire à ces éclats du feu fixe que Lucifer avait *mobilisé* en se plaçant en dehors de l'aspect de Dieu.

L'écrivain scientifique français Jean Charon a fort bien décrit cette immortalité en un ouvrage intitulé : *« J'ai vécu quinze milliards d'années ».* Évidemment, il ne fait remonter cette immortalité qu'au fameux *big bang,* mais rien ne nous interdit d'aller plus en amont.

Ne perdant jamais une occasion de faire référence à l'étymologie des mots et des noms, Saint-Yves d'Alveydre n'oublie pas de rappeler que, je cite : *« ce nom d'âme, en français, est magnifiquement conforme au Verbe céleste. Il est la racine même d'amour. »*

Mais que se passe-t-il avant et pendant la naissance, selon Saint-Yves d'Alveydre ?

« Invisible, mais sensible aux c?urs épris, l'âme à naître hante doucement la femme qu'elle doit habiter, et durant neuf révolutions lunaires, noue ses effluves sidérales, par le sang et par l'âme de la mère, au corps terrestre, dont la première aspiration va l'engloutir. »

On voit donc l'âme à naître, en voie de corporisation, graviter autour de la future mère tout le temps de la gestation avant de pénétrer à l'heure de sa naissance le corps du nouvel être. Et, pour Saint-Yves, cet instant du mariage d'une âme et d'un corps se manifeste extérieurement par le premier cri :

« Ainsi, écrit-il, cette âme est née au monde des effigies et des épreuves ; et elle en crie. Son élément était le fluide céleste, la lumière intérieure de l'univers, l'éther spiritueux, le dedans et l'endroit de la substance cosmogonique. La voilà à l'envers, en pleine nuit. Elle ne voit plus son corps céleste, il s'éclipse. »

L'éther spiritueux : Saint-Martin nous avait parlé un siècle plus tôt des essences spiritueuses,

Et Saint-Yves conclut ce passage par cette affirmation d'une beauté presque surhumaine :

« Si le corps crie, c'est que l'Àme souffre.
« Elle veut fuir, mais elle retombe sous une irradiation qui lui rappelle la Lumière vivante, Ionah, la substance céleste : c'est un baiser maternel. »

Bien sûr, cette intimité et cette complicité périnatales ont perdu beaucoup de leur force depuis que l'on a pris l'habitude de naître en milieu médicalisé et nécessairement impersonnel par sa nature et ses contraintes ; c'est dans ce même milieu qu'il est également devenu normal de mourir. Mais ceci est une autre histoire.

On ne se lasse pas de lire, de relire et de méditer ce texte de Saint-Yves d'Alveydre.

« L'âme se rappelle comme dans un songe l'immensité de cette Lumière secrète où elle se baignait nue dans les tourbillons resplendissants, les croupes, les vallons éthérés d'un astre animé, sans atmosphère élémentaire, sans attraction physique, monde des essences, des a rômes et des parfums de la Vie, d'où elle entendait monter et descendre les Harmonies et les Mélodies intérieures des Temps et des Espaces, des Êtres et des Choses, d'où elle s'élançait, frémissante, à la voix intime des bien-aimés et des bien-aimées, pour contempler Shamaïm, l'Éther, la Mer azurée du Ciel, les îles, les flottes sidérales, les mouvements de leurs Génies animateurs et de leurs Puissances animatrices. »

L'atmosphère élémentaire fait allusion, sans nul doute, aux éléments matériels ; l'absence d'attraction physique peut être reliée au phénomène d'apesanteur ; les Harmonies et les Mélodies intérieures des Temps et des Espaces ne doivent pas être sans rapport avec la musique des sphères.

Certes, rien n'oblige personne à croire à cette merveilleuse épopée de l'âme au cours de ses pérégrinations entre l'essence et la substance, entre l'Esprit et la matière, entre la Nature naturante, celle des archétypes et de l'éternité, et la Nature naturée, celle des cristallisations et de l'éphémère. L'âme, en s'incarnant, garde le souvenir de son passé **et de son futur** mais ne peut le transmettre à l'intellect qui, seul, serait en mesure de l'analyser, de le codifier, de le rationaliser, comme il sait le faire des connaissances acquises tout au long de l'existence.

Pour Saint-Yves d'Alveydre, l'âme conserve durant toute son incarnation, voire ses incarnations successives dans l'hypothèse réincarnationiste, la nostalgie de l'état merveilleux dans lequel elle vivait (et vivra) librement, de cette liberté que nos notions culturelles de la

liberté ne sauraient dépeindre. Mais le nouveau-né lui-même, rejeté hors de la douillette nidation maternelle qui fut son lot pendant une trentaine de semaines, doit se sentir perdu dans ce monde bruyant et à priori hostile et quelque peu agressif où s'agitent les blouses blanches. Bien que Saint-Yves ne l'exprimât point, j'inclinerais à penser qu'entre le nouveau-né et l'âme se tisse une espèce d'échange tacite : le premier ne serait-il pas rassuré par l'arrivée de la seconde, sorte de compagne protectrice (*l'ange gardien*) alors que la seconde, comme nous l'avons vu, serait sensibilisée par cette alliance réductrice. L'un baignait dans son liquide amniotique, l'autre dans son éther azuré. Et ce premier cri qui jaillit des poumons du nouveau-né à la grande joie de la mère et à la grande satisfaction des sages-femmes est-ce une déchirure pour l'un comme pour l'autre, est-ce un cri de joie qui célèbre leur union temporaire, est-ce un cri d'effroi à la vue des épreuves qui les attendent comme si leur avenir, leur destin momentanément associés défilaient devant eux en une fraction de seconde. On prétend bien que dans les ultimes instants qui précèdent la mort, le film de la vie passe en accéléré devant les yeux de celui qui va s'en aller...

Il y a dans cette description des Mystères de la Naissance un point remarquable que l'on ne peut pas ne pas observer. Pour Saint-Yves d'Alveydre, l'âme ne rejoindrait le corps qu'au moment de la naissance, cette fusion étant manifestée par le premier cri du nouveau-né. Voilà qui est de nature à rassurer les adeptes des diverses méthodes contraceptives, y compris celle de l'interruption volontaire de grossesse, puisque, selon cette hypothèse, aucune âme ne serait déjà incarnée à l'état fœtal.

Mais revenons avec Saint-Yves à la si particulière aventure de l'âme telle qu'il nous la conte avec beaucoup de poésie dans *Clefs de l'Orient.* Dans ces pages, on ne saurait soupçonner le vigoureux pamphlétaire et le redoutable imprécateur qui se révélera avec les *Missions*. Juste avant de conclure ce chapitre sur les Mystères de la naissance, Saint-Yves se plaît à décrire les *sentiments* qu'éprouve l'âme en cours d'incarnation :

« Elle se rappelle encore ses entretiens avec l'Âme maternelle, leur indivisible et mutuelle pénétration, leurs communions mystérieuses,

pleines de souvenirs et d'espérances sur-terrestres, douleurs et joies, frissons, extases, musiques muettes, le lent enroulement des neuf cercles séléniques, l'incantation des épigenèses, puis... une souffrance ***cruciante*** *terrible, une vapeur sulfureuse, un effluve ferrugineux montant brusquement des Gouffres ignés de la Terre, tourbillonnant, l'arrachant à l'Âme maternelle, la clouant à un vide pneumatique, à un antre pulmonaire chaud, mouvant, un cri dans cet antre, dans cette effigie creuse et... le Souvenir rentre dans ses profondeurs avec les Innéités célestes. »*

Une souffrance ***cruciante*** *terrible* fait penser au martyre du Christ, *une vapeur sulfureuse évoque les gaz atmosphériques, un effluve ferrugineux montant brusquement des Gouffres ignés de la Terre fait allusion aux courants telluriques, l'Âme maternelle* suggère avec force le Grand Tout Universel, *l'antre pulmonaire chaud et mouvant* ne saurait se rapporter qu'au site cardio-pulmonaire où l'âme atterrit lors de son incarnation.

Et la mémoire, la mémoire universelle, la mémoire divine, se ferme : *" Elle ne reviendra que par la Science* (c'est-à-dire par l'acquis, antonyme de l'inné), conclut Saint-Yves. "

à suivre.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE DE SAINT-YVES D'ALVEYDRE

- 1868 : « La Diane des Âmes, ouverture de la trilogie de Prométhée », imprimerie de Caillot et Baylac (Toulouse).
- 1874 : « Le Retour du Christ – Appel aux femmes » (avec une lettre de Dumas Fils), éd. Jules Lecuir et Cie (Paris).
- **1877 : « Clefs de l'Orient », Librairie académique Didier et Cie (Paris).**
- 1879 : « De l'utilité des algues marines », Librairie médicale Louis Leclerc (Paris).
- 1882 : « Mission actuelle des Souverains », E. Dentu (Paris).
- 1882 : « Mission actuelle des ouvriers », E. Dentu (Paris).
- 1884 : « Mission des Juifs », Calmann-Lévy (Paris).

- 1885 : « Les funérailles de Victor Hugo », Imprimerie Lahure (Paris).
- 1887 : « La France Vraie (Mission des Français) », Calmann-Lévy (Paris).
- 1889 : « Maternité royale et mariages royaux », Lahure (Paris).
- 1889 : « L'Empereur Alexandre III, épopée russe », Lahure (Paris).
- 1889 : « Le centenaire de 1789 – sa conclusion », Lahure (Paris).
- 1889 : « L'ordre économique dans l'électorat et dans l'état », Lahure (Paris).

Publications posthumes :

- 1909 : « La Théogonie des Patriarches », Librairie Hermétique (Paris). 1910 : « Mission de l'Inde en Europe ; Mission de l'Europe en Asie ; la question du Mahatma et sa solution », Dorbon (Paris).
- 1912 : « l'Archéomètre », Dorbon (Paris).

Par Florent Vanremortère

QUELQUES PROPOS SUR LE SILENCE

En écho aux pages consacrées à la valeur du silence dans cette revue [1], il m'a paru intéressant d'essayer de procéder à une approche comparative du sujet entre différentes cultures.

Et pourtant, n'est-ce pas un peu un paradoxe que d'écrire sur le silence ? Il y a tellement de choses à en dire et qui ont été dites par les plus grands et les plus sages. Et sur cette distinction qu'il convient de faire entre le silence et le non-dit (ce faux silence qui en dit parfois beaucoup). Et à commencer par celui de la sagesse populaire *« la parole est d'argent, le silence est d'or ».*

Que voilà donc un réel défi ! Il y aura donc sans doute à s'intéresser à l'usage ou non qui en est fait dans le monde en général.

J'emprunterai d'abord au dictionnaire maçonnique de Roger Richard quelques remarques liminaires mais très pertinentes dans leur simplicité. Je cite : *« le silence est d'importance primordiale dans la franc-maçonnerie. Il est en fait le premier enseignement et instrument de formation initiatique qui se donne à l'apprenti : se taire pour apprendre à écouter et à observer. À l'époque des initiations anciennes, alors que les livres n'existaient pas, les moyens de s'instruire étaient d'observer, de méditer, d'écouter, de chercher, de deviner le sens sacré et de se taire. Il est bien connu que celui qui parle s'écoute lui-même et donc ignore les autres. Comment pourrait-il apprendre en parlant ? »*

Voyons comment le silence, comme pratique volontaire ou imposée, peut être présent dans un passé lointain.

Chez les Esséniens, il existait un noviciat de deux années silencieuses avant l'admission définitive à la maîtrise. Le silence y était considéré comme une vertu. La journée commençait pas la prière (aucune

---

[1] Revue « L'Initiation », n° 2/2011, pages 93 et 94.

parole n'était prononcée avant le lever du jour). Le repas frugal en commun était silencieux. Au passage, je signale qu'en réunion les Esséniens, assis, avaient la main droite portée entre le menton et la poitrine, la gauche sur le côté. Les trois prières de la journée se faisaient en fonction de la lumière : matin, milieu du jour, fin du jour. Dans les milieux ésotériques, on trouve de telles similitudes. On peut penser à une source d'héritage à travers l'espace et le temps d'un symbolisme plus ou moins conscient. On notera, en tout cas, que les Esséniens seraient apparus environ cent cinquante avant Jésus-Christ.

Une autre considération me vient à l'esprit qui vaut, je pense, pour tous les espaces et tous les temps. Un proverbe chinois dit que l'attente est la pire des choses. Le silence qui la crée en ce cas s'y apparente.

On pourrait intituler ce qui suit de la manière suivante : « Du bon usage du silence à son moins bon usage ».

Voyons ce que disent les bouddhistes du silence : « *On gagne toujours à taire ce qu'on n'est pas obligé de dire…* » et encore : « Le silence est un ami qui ne trahit jamais ». Un maître bouddhiste, Kalou Rimpotché, évoque à sa façon ce que j'appelle le piège des mots en l'interprétant comme une sorte de vide auquel on ne prête pas toujours assez d'attention.

Voici ce qu'il nous dit : « *Malheureusement, nous ne reconnaissons pas la nature vide des paroles et nous nous fixons sur elles comme si elles étaient quelque chose de réel. C'est ainsi que des paroles agréables nos contentent alors que des paroles désagréables nous contrarient et nous mettent en colère. Ces réactions sont un signe que nous croyons à la réalité des paroles ».*

Il est vrai que si la spontanéité ne doit pas être exclue de nos interventions, dans la mesure où elles viennent du cœur, une extrême attention me semble néanmoins parfois nécessaire avant une prise de parole afin de faciliter son adéquation à notre pensée.

Les mots ne doivent pas être prononcés pour nous plaire, ni pour imposer un point de vue, mais pour apporter un éclairage qui paraît juste à nos yeux.

Quant aux proverbes arabes, ils en soulignent le bon usage comme le moins bon de façon équilibrée à travers quatre d'entre eux : les deux premiers lui donnent leur faveur. L'un nous dit : « *Le silence est le frère de l'agrément* ». Ici, le terme « agrément » peut être pris simplement dans le sens de quelque chose d'agréable. Le second postule que « *le silence est une aide pour la compréhension, une religion pour le savant, un voile pour l'ignorant* ». Ici, encore, la signification courante de ses effets reste bien en deçà de ce que le silence peut apporter en maçonnerie.

Quant aux deux autres proverbes, ils sont plus mitigés. L'un dit d'abord « *que le silence est un sommeil, le langage est un réveil* ». Et enfin, dernier proverbe : « *Un trop long silence finit par corrompre la langue* ».

La Bible nous dit: « *Qui veille sur sa bouche garde la vie. Qui ouvre grand ses lèvres se perd* ». Elle nous dit encore : « *À garder sa bouche et sa langue, on se garde soi-même de l'angoisse* ».

Une romancière contemporaine, Camille Belguise, nous assure que « *dans le silence et la solitude, on n'entend plus que l'essentiel* ». Autre exemple, celui de Carlyle qui nous déclare que « le silence est l'élément dans lequel se façonnent de grandes choses ». Quant à Aldous Huxley, il a eu un jour cette formule : « *Le silence est aussi plein de sagesse et d'esprit en puissance que le marbre non taillé est riche de sculptures* ». Voici ce que dit un religieux trappiste étasunien (dont on ne peut douter d'une expérience en la matière) : « *Il y a en toutes choses une inépuisable mansuétude et pureté, un silence qui est une fontaine d'action et de joie. Cela monte dans une douceur muette par les racines de tout ce qui existe* ».

Et cette formule d'un inconnu que j'ai pourtant retenue : « *Patience, patience, patience dans l'azur : Chaque atome de silence est la chance d'un fruit mûr* ».

Plus prosaïquement, un proverbe espagnol nous dit : « *Parler sans penser, c'est tirer dans viser* ».

Figurez-vous que Jérome-K-Jérome (l'écrivain britannique bien connu pour son humour) a livré ces réflexions pleines de philosophie :

« Écoutez dans un profond silence
« Soyez très calme et ouvrez votre esprit.
« Sombrez profondément dans la paix
« Qui vous attend au-delà de toute pensée
« Désespérée et délirante,
« Loin de ce monde fou.

« Éloignons-nous de ce vacarme.
« Retrouvons les paisibles prairies
« Au-dessus desquelles l'immensité
« Du ciel s'étire et ou, entre nous
« Et les étoiles se trouve le silence.
« Et là, dans la quiétude,
« Écoutons la voix intérieure
« Qui s'adresse à nous. »

Puis, avant d'en terminer, voici quelques phrases à l'emporte-pièce à la française que je livre seulement à la réflexion : de Jean Anouilh *« Rien n'est vrai que ce qu'on ne dit pas »*, de Maurice Maeterlynck : *« S'il est incertain que la vérité soit comprise, taisez-la »,* du général De Gaulle *« Rien ne rehausse mieux que le silence, splendeur des forts, refuge des faibles »,* de Bossuet *« La sagesse humaine apprend beaucoup… si elle apprend à se taire ! »* de Philippe de Commynes : *« Je me suis souvent repenti d'avoir parlé… jamais de m'être tu ».*



DANS LE BRUISSANT SILENCE DE LA FORÊT

« Liberté chérie » est la seule loge maçonnique connue pour avoir fonctionné à l'intérieur d'un camp de concentration nazi pendant la Seconde Guerre mondiale.

Le 15 novembre 1943, sept francs-maçons belges déportés pour faits de résistance fondèrent la loge maçonnique « Liberté chérie » dans le baraquement n°6 du camp de concentration VII d'Esterwegen. Le nom de la loge fut choisi d'après les paroles du chant « La Marseillaise ».

Ces sept fondateurs étaient :
- Paul Hanson,
- Luc Somerhausen,
- Jean De Schrijver,
- Jean Sugg,
- Henry Story,
- Amédée Miclotte,
- Franz Rochat.

Par la suite, ils initièrent, puis élevèrent jusqu'au troisième degré le frère Fernand Erauw, un autre Belge.

Paul Hanson fut élu vénérable maître. Les frères réunissaient la loge dans le baraquement n°6 autour d'une table qui était habituellement utilisée pour le tri des cartouches. Un prêtre catholique déporté avait accepté de faire le guet afin de protéger leurs réunions.

Le baraquement n°6 était occupé par des prisonniers « Nacht und Nebel » (nuit et brouillard) étrangers. Les camps d'Emslandlager étaient un ensemble de camps dont l'histoire est présentée dans l'exposition permanente du centre de documentation et d'information de Papenbug. Cet ensemble de quinze camps était établi près de la frontière avec les Pays-Bas et était administré depuis Papenburg.

Luc Somerhausen décrivit l'initiation d'Erauw et les autres cérémonies comme étant des plus simples. Ces cérémonies eurent lieu à l'une des tables au moyen d'un rituel extrêmement simplifié dont toutes les composantes furent expliquées au candidat afin que, par la suite, il puisse

participer au travail de la loge. Elles furent protégées des regards des autres prisonniers et des surveillants par la communauté de prêtres catholiques qui étaient déportés dans le même baraquement.

Il y avait plus d'une centaine de prisonniers dans la baraquement n°6, où ils étaient enfermés pratiquement 24 heures sur 24, n'ayant le droit de sortir qu'une demi-heure par jour, sous surveillance. Pendant toute la journée, la moitié des prisonniers triait des cartouches et des pièces de radio. L'autre moitié était contrainte de travailler dans des conditions effroyables dans les carrières de tourbe des environs. L'alimentation était si pauvre que les prisonniers perdaient en moyenne quatre kilos chaque mois.

Après la première tenue et l'admission du nouveau frère, d'autres réunions thématiques furent organisées. L'une d'entre elles fut dédiée au Grand Architecte de l'Univers, une autre à l'avenir de la Belgique et une autre à la place des femmes dans la franc-maçonnerie. Seuls, Somerhausen et Erauw survécurent à la détention et la loge cessa ses travaux en 1944.

Le vénérable maître Paul Hanson fut transféré et mourut dans les ruines de sa prison, détruite par un raid allié sur Essen le 26 mars 1944.

Jean Sugg et Franz Rochat appartenaient à la loge des « Amis Philanthropes ». Le docteur Franz Rochat, un professeur d'université, pharmacien et directeur d'un important laboratoire pharmaceutique était né le 10 mars 1908 à Saint-Gilles. Il travaillait clandestinement pour le journal de la résistance « La voix des Belges ». Il fut arrêté le 28 février 1942, fut transféré à Untermansfeld en avril 1944 et y mourut le 6 avril 1945. Jean Sugg était né le 8 septembre 1897 à Gand et était d'origine suisse-allemande. Il travaillait avec Franz Rochat dans la presse de la Résistance, traduisant de textes allemands et suisses, et participa à différents journaux clandestins, dont « La libre Belgique », « La légion noire », « Le petit Belge » et « L'anti-boche ». Il mourut dans les camps le 8 février 1945.

Le docteur Amédée Miclotte était un professeur. Il était né le 20 décembre 1902 à Lahamaide et appartenait à la loge « Union et Progrès ». Il fut aperçu pour la dernière fois en détention le 8 février 1945.

Jean de Schrijver était un colonel de l'armée belge. Il était né le 23 août 1893 à Alost. Il fut membre de la loge « La liberté » de Gand. Le 2 septembre 1943, il fut arrêté pour espionnage et possession d'armes. Il mourut en février 1945.

Henry Story était né le 27 novembre 1897 à Gand. Il était membre de la loge « Le Septentrion » à Gand. Il mourut le 5 décembre 1944.

Luc Somerhausen, un journaliste, était né le 26 août 1903 à Hoellaart. Il fut arrêté le 28 mai 1943 à Bruxelles. Il appartenait à la loge « Action et Solidarité » n°3 et fut Grand Secrétaire adjoint du Grand Orient de Belgique.

Fernand Erauw, officier de réserve dans l'infanterie, était né le 29 janvier 1914 à Wemmel. Il fut arrêté le 4 août 1942 pour appartenance à l'Armée secrète. Il s'évada et fut repris en 1943.

Les survivants Erauw et Somerhausen se retrouvèrent en 1944 dans le camp de concentration d'Oranienburg Sachsenhausen et restèrent à jamais inséparables par la suite. Au printemps 1945, ils participèrent à la « marche de la mort ». Alors qu'Erauw mesurait 1m.84, il ne pesait plus que 32 kilos, le 21 mars 1945, à l'hôpital Saint-Pierre de Bruxelles.

En août 1945, Luc Somerhausen envoya un rapport détaillé au Grand Maître du Grand Orient de Belgique dans lequel il relatait l'histoire de la loge « Liberté chérie ». il mourut en 1982 à l'âge de 79 ans. Le dernier témoin, Fernand Erauw, mourut en 1997, à l'âge de 83 ans.

Un monument, créé par l'architecte Jean De Salle, fut élevé par les francs-maçons belges et allemands le 13 novembre 2004. Il fait désormais partie de l'ensemble du mémorial d'Esterwegen. Wim Rütten, Grand Maître de la fédération belge du Droit Humain, déclara dans son discours :

« Nous sommes assemblés ici aujourd'hui dans ce cimetière d'Esterwegen, non pas pour prendre le deuil, mais pour exprimer publiquement une pensée libre : à la mémoire de nos frères, les droits de l'homme ne seront jamais oubliés. »



Yves-Fred Boisset a lu pour vous…

Les éditions DERVY viennent de publier une nouvelle édition revue et corrigée des ***Leçons de Lyon aux Élus Coëns*** (un cours de martinisme au XVIIIe siècle par Louis-Claude de Saint-Martin, Jean-Jacques Du Roy d'Hauterive et Jean-Baptiste Willermoz) [1] . Comme on le sait, la mise au jour de ces si précieux documents est due à **Robert Amadou** et cette nouvelle édition a été conduite avec la collaboration de **Catherine Amadou** [2].

Rappelons ce que sont ces « Leçons de Lyon ».

À Lyon, pendant trois ans, de 1774 à 1776, trois initiés du premier rang ont enseigné à leurs cadets dans l'Ordre des chevaliers maçons élus coëns de l'univers, la théosophie et la théurgie que le grand souverain Martines de Pasqually y avait déposées.

Cette doctrine de la réintégration sera cultivée librement par Louis-Claude de Saint-Martin, l'illustre Philosophe inconnu, et par ses disciples dont beaucoup, depuis cent ans, se sont associés en ordres martinistes ; la même doctrine inspire encore le rite écossais rectifié de la franc-maçonnerie, tel que Jean-Baptiste Willermoz le réorganisa.

Or, Saint-Martin et Willermoz composent avec Du Roy d'Hauterive, troisième successeur de Martines de Pasqually, le trio de répétiteurs de ce cours d'illuminisme au siècle des Lumières, toujours actuel.

J'ai évoqué la préciosité de ces documents qui marquent une époque mémorable au sein de ce vaste mouvement de la Vraie Lumière (selon l'expression de Saint-Martin). Grâce à eux, l'œuvre théosophique de Martines de Pasqually (un « grand souverain » dixit Robert Amadou) a survécu à son initiateur disparu à Saint-Domingue en 1774.

Cet enseignement est riche et apporte aux cherchants matière à une large réflexion ; deux siècles plus tard, ils poursuivent leur mission

---

1 Dervy, août 2011, 416 pages, 25 €.
2 La première édition date de 1999.

pédagogique. Alors que tant de prétendues écoles initiatiques dispensent des enseignements brouillons et sans véritables racines, les « *Leçons de Lyon* » contiennent et transmettent la *substantifique moelle* de la théosophie. Même si, pour des raisons personnelles, on ne se sent pas attiré par la théurgie et les opérations déterminées par Martines de Pasqually, on peut au moins tirer un grand bénéfice de l'enseignement proprement dit qui s'est perpétué jusqu'à nous grâce au Régime Écossais Rectifié fondé par Jean-Baptiste Willermoz, fameux disciple de Martines. On note au passage que cette maçonnerie traditionnelle et initiatique attire un nombre toujours croissant de cherchants sincères.

Ajoutons à ceci que cette réédition par Dervy est d'autant plus importante que, pour la première fois, *Les Leçons de Lyon* sont publiés ici intégralement d'après les manuscrits originaux, notamment celui de Saint-Martin. Une ample étude liminaire, riche de faits nouveaux et d'idées originales, retrace l'histoire et éclaircit la pensée, au cœur du martinisme.

Les élus coëns sont à l'honneur cette année puisque, peu de jours avant la réception de l'ouvrage présenté ci-dessus, nous recevions un livre de **Serge Caillet**. Dans cet ouvrage, l'auteur, que l'on peut considérer comme un héritier *(voire l'héritier)* de Robert Amadou, ouvre **Les sept Sceaux des élus coëns** [3].

Que sont ces sept sceaux ? Ils représentent les sept classes de l'Ordre qui conduisent l'adepte de la classe symbolique (le porche) des apprentis à celle des Réaux-Croix (le cœur de l'Ordre) en traversant les différentes instructions doctrinales et théurgiques transmises par Martines de Pasqually au XVIIIe siècle.

Serge Caillet analyse avec une grande minutie (mais qui s'en étonnerait ?) les différents grades de l'ordre avec leurs rituels et leurs enseignements. Jamais auparavant, cet Ordre de élus coëns n'avait été présenté avec autant de détails, sachant qu'en matière initiatique, chaque détail à sa raison d'être et qu'aucun d'entre eux ne saurait être laissé en marge.

[3] *Éd. Le Mercure Dauphinois, mais 2011, 320 pages, 22 €.*



Un titre étrange et provocateur orne la couverture de l'essai de **Nelly Hostelaert**. Jugez plutôt : ***La catin et le credo*** [4]. Et voyons de plus près.

On trouve dans toutes les bonnes librairies (et même, hélas !, dans les moins bonnes) des ouvrages nombreux, très nombreux, trop nombreux sur la si mystérieuse affaire de Rennes-le-Château, sur laquelle tout et son contraire ont été dits de diverses manières et en plusieurs langues. Les hypothèses les plus fantaisistes nourrissent ces ouvrages et… *leurs auteurs.* Dans cet empilement de verses et de controverses, d'affirmations et de contradictions, de vérités et de contrevérités, une truie, même lettrée, n'y retrouverait pas ses petits cochons.

L'imagination débordante des uns et l'absence d'esprit critique de certains autres n'ont eu pour effet que celui d'obscurcir cette affaire qui n'a rien à voir avec *l'ésotérisme de bazar* dont sont friands tant de nos contemporains plus aptes à gober des légendes qu'à observer les réalités.

Ce n'est pas le moindre mérite de Nelly Hostelaert que d'avoir su prendre une certaine distance et d'avoir rompu avec les faux mystères qui planent sur cette affaire au point de la couvrir d'un épais brouillard propre à dérouter les cherchants sérieux.

Car il y a bien un mystère et peut-être même plusieurs mystères dans et autour de Rennes-le-Château et la difficulté pour un auteur honnête et consciencieux, comme Nelly, est bien de les ramener à leur juste proportion en écartant d'un revers de plume les fantasmes qui se sont stratifiés au fil du temps.

Après avoir bien situé le site de ce village au creux de sa région si chargée d'histoire et souvent d'histoires tragiques et campé le personnage central de cette intrigue, je veux parler de l'abbé Béranger Saunière, l'auteur, cherchant, comme tous ses confrères, l'origine des fabuleuses fortunes qui tombèrent entre les mains de ce curé de campagne, inventorie les différents trésors que templiers, cathares et autres sulfureux *passants* auraient pu enfouir en ces lieux afin de les soustraire à la cupidité de leurs ennemis. À moins que des manuscrits

---

[4] Éditions Bénévent, Nice, 2e trimestre 2011, 120 pages, 13,50 €. Préface d'Yves-Fred Boisset.

secrets (des sortes de brûlots !) propres à ébranler couronnes et tiare aient été découverts par l'abbé Saunière qui les aurait grassement monnayés. Légendes ou réalités ? Qui peut donc l'affirmer sans prendre de réserves ?

Nelly Hostelaert examine sans *a priori* les diverses hypothèses. Elle est une grande voyageuse et, à l'opposé des touristes qui ne font que survoler la mémoire des lieux et des pierres, elle parvient à se fondre dans les cultures et à en tirer *l'essence.*

Elle avoue avoir été à la fois séduite et intriguée par Rennes-le-Château et par cette aura mystérieuse qui plane sur ce site qu'elle a visité maintes fois comme pour en percer l'énigme. Mais, elle sait mieux que quiconque raison garder ce qui la dispense de tomber dans ce marécage pseudo-ésotérique dans lequel se sont enlisés et s'enlisent encore tant de ces auteurs qui, attirés par une fausse lumière nourrie de rumeurs et de leurs propres fantasmes, papillonnent autour de la Tour de Magdala.

La recherche entreprise et poursuivie par Nelly n'a rien à voir avec ces cocktails fantaisistes et indigestes dans lesquels on croise la Joconde, l'opus dei, la franc-maçonnerie, quelques sociétés secrètes et toutes sortes de fariboles qui font de Rennes-le-Château et de la bibliographie et filmographie qui lui sont attachées un commerce très lucratif.

À l'opposé, c'est avec une rigueur et une sérénité de bon aloi que Nelly Hostelaert promène son regard sur cette curieuse affaire qui fit sortir de l'ombre un modeste ecclésiastique rural à la charnière des XIXe et XXe siècles. Nelly a écrit un ouvrage utile en un style clair et sans faiblesse ce qui est de nature à satisfaire les esprits libres de préjugés [5].

Ne nous éloignons pas trop de Rennes-le-Château et dirigeons nos pas à quelques petits kilomètres de là pour nous retrouver à Rennes-Les-Bains. **André Salaün** nous invite à découvrir ***Le trésor sacré de Rennes-Les-Bains*** [6]. Le sous-titre évoque « le secret de l'abbé Boudet ». Qui

---

5 Nelly Hostelaert présentera son essai à l'invitation du « Germe » le mercredi 7 décembre 2011 (voir programme sur la III de couverture).
6 Le Mercure Dauphinois, mai 2011, 180 pages,17 €.



est cet abbé Boudet ? Et quel est la nature de secret ? Nous en avons tant lu et entendu sur ces deux « Rennes » que plus rien ne nous étonne. Boudet est nommé curé de Rennes-Les-Bains en octobre 1872, treize ans avant que Saunière hérite de la paroisse de Rennes-Le-Château. Il exercera son ministère durant quarante-deux ans jusqu'en avril 1914 et décédera un an plus tard. Très différent de son collègue *châtelain*, et visiblement plus instruit que lui, passionné d'archéologie, de linguistique, d'histoire et… d'apiculture, le curé *balnéaire* publia de nombreux traités historiques et régionalistes.

Selon André Salaün, l'œuvre maîtresse de l'abbé Boudet est *La vraie langue celtique et le Cromleck de Rennes-les-Bains* qu'il qualifie d'« ouvrage étonnant et détonnant ». Ses études linguistiques très poussées mais fort critiquées par ses contemporains qui parlèrent souvent de démence tournent autour de la langue celtique tentent de démontrer que la langue primitive de l'humanité est… l'anglais. On comprend mieux les réserves émises par les savants de son époque.

Nous laissons aux lecteurs de cet ouvrage d'André Salaün le soin de suivre ou non les conclusions de l'auteur plutôt favorables aux théories de l'abbé Boudet, dépositaire (?) d'un secret antérieur au christianisme et dont Saunière n'aurait rien su. Le mystère de Rennes-Les-Bains supplanterait-il celui de Rennes-Le-Château ? « *Rennes-Le-Château ne serait-il qu'un arbre cachant la forêt de Rennes-Les-Bains ?* » s'interroge l'auteur en mode de conclusion.

Un poète trouve aujourd'hui sa place dans cette rubrique. **Giovanni Teresi** est un écrivain et poète sicilien qui vient de publier ***L'Univers de l'âme*** [7].

La poésie de Giovanni Teresi est marquée du sceau de la spiritualité la plus pure. La présence divine se manifeste dans chaque phrase, dans chaque mot, dans chaque silence, dans chaque souffle.
Depuis les temps les plus reculés, la poésie et la spiritualité ont mêlé leur force et leur beauté pour indiquer aux poètes la voie qui peut les conduire aux élans les plus sublimes.

---

[7] Éditions Joseph Ouaknine, juin 2011, 90 pages, 18 €. Traduit de l'italien par Gioacchino Grupposo, préfacé par Yves-Fred Boisset.

L'âme qui réside au plus secret de chacun de nous, croyants ou non, poètes ou non, nous aide à nous immerger dans l'univers, dans cet infini dont nul cerveau humain n'a jamais pu imaginer les bornes. L'univers n'a pas de limites et nos âmes le parcourent en tous sens, bien au-delà de la ligne d'horizon sur laquelle se brise notre pauvre intelligence humaine.

Nos âmes sont autant d'étincelles jaillies de nos cœurs, de nos *jardins secrets* que seuls les poètes savent explorer. Leur sensibilité leur ouvre les portes de tous les mystères de l'invisible, c'est-à-dire de la vie véritable, de celle-là qui vibre derrière les miroirs quand nous savons regarder plus loin que les images banales que ceux-ci nous renvoient.

Rompre avec la banalité quotidienne est la mission du poète.

Giovanni Teresi est maître dans cet art de donner aux mots et aux images la noblesse qui les projette dans un univers inexprimable et à toujours interdit aux êtres prisonniers de leur seul « moi ». Sa poésie tend à nous extraire du « néant ». N'écrit-il pas : *« Le sens déchiffrable de la sage vérité domine le néant parmi les étoiles et les météores dans un mouvement vertigineux reculé dans le monde lointain inapprochable » ?*

Admirateur de la « divine perfection », Giovanni Teresi la recherche aussi bien dans *« les gouttes de rosée, de limpides cristaux, des lumières et des couleurs du petit monde [qui] se reflètent suspendus à de fragiles rayons de soleil » que dans « l'élégance du vol d'un joli papillon, la minuscule présence d'un insecte prisonnier de la toile d'araignée… ».*

Infatigable chercheur de lumière, de vraie lumière (celle qui rayonne encore quand le jour plonge dans la nuit), de sagesse, de vraie sagesse (cette sagesse qui se manifeste si bien dans la force de l'âme et dans la beauté de l'infini), Giovanni Teresi sublime le « Verbe », ce « Verbe » que, dans le prologue de son Évangile, saint Jean plaçait à l'origine de Tout et mariait avec la Lumière « qui luit dans les Ténèbres ».

Le poète, lui aussi, est une lumière en errance dans le labyrinthe des ténèbres dont il cherche l'issue à travers ses élans, sa souffrance et ses cris. Cris de souffrance, certes, et aussi cris d'espérance et d'amour. Il



est « chercheur de fraternité » : *« Ô homme vêtu de ta peau, ne sois pas prisonnier de l'habit que tu portes ! [...] La couleur de ta peau enfin n'appartient qu'à l'arc-en-ciel d'une nouvelle vie ! ».*

Les étoiles brillent dans le firmament ; elles sont les éclats dispersés d'une Lumière universelle que, seul, le poète est capable de recomposer en sa primitive puissance comme, seul, il peut redonner à nos pauvres mots la puissance du Verbe.

Entre Lumière et Verbe, le poète trace sa route au milieu des écueils qui balisent sa marche et s'emploient à la ralentir et à la détourner. Mais, Giovanni Teresi n'est pas de ceux qui renoncent à leur combat pour un monde plus éclairé et enfin conscient de l'infini de « l'Univers de l'Âme ».

Quand on referme l'ouvrage de Giovanni Teresi (sachant qu'on le rouvrira souvent), on se sent plus libre, plus généreux, plus grand ; la beauté de ses poèmes ne peut nous laisser indifférents et nous en ressortons meilleurs et plus forts.

Personnage historique ou légendaire, Robin des Bois a donné naissance à une multitude de romans et, plus tardivement, de films. De grands romanciers et de grands cinéastes se sont passionnés pour ce personnage. Une nouvelle vision de cette légende historique ou d'histoire légendaire (au choix...) nous est offerte par **Richard Khaitzine** dans un essai ***La petite histoire et la légende de Robin des Bois*** [8]. On ne peut disséquer en quelques lignes un ouvrage aussi documenté et aussi approfondi. Le symbolisme y tient une grande place comme dans tous les livres de Richard Khaitzine. En suivant l'auteur, on se promène entre l'histoire médiévale anglaise et les mythes universels. Bien avant Walter Scott et Alexandre Dumas, Robin des Bois était déjà connu et s'était trouvé au centre de nombreux, poèmes, chansons et ballades. Derrière cette épopée, l'auteur décèle un message ésotérique lié au *Culte de la fertilité et franc-maçonnerie de la forêt* [9].

---

[8] Éd. Slatkine, Genève, 2011, 190 pages, 25 €. Préface d'E. Dufour-Kowalski.

N° 1 de 2010 – Éditorial – La divine conception selon le retable d'Issenheim, par Jean-Albert Clergue-Vila – Aperçus sur le chamanisme, par Antoine de l'Aigle – La Fête de Noël et l'Épiphanie, par Élie Merle – Pèlerinage aux sources de méditations – Allocution sur la tombe de Papus en octobre 2009, par Benjamin Barret - Les livres – Les disques.

N° 2 de 2010 – Ceux qui nous précèdent – Hermès, chemins buissonniers, par Éric Auzanneau et Marie-Dominique Massoni – Deux ordres de thérapeutes : les Antonins et Saint-Lazare, par Jean-Albert Clergue – Les yeux ordinaires, par Robert Delafolie - La résurrection de Jésus-Christ, par J.-W. Varlot – Mystique religieuse et parcours initiatique, par Serge Le Guyader – Poème d'Émile Gigleux – L'harmonie de la vie, par Chris Bernard – Les livres.

N° 3 de 2010 – Éditorial – Les mystiques rhénans, par Antoine de l'Aigle – La femme martiniste, par Adrienne Servantie-Lombard - Initiation des femmes, par Oswald Wirth - La réintégration des êtres, par Jean-Albert Clergue – Osons chanter les psaumes, par Marielle-Frédérique Turpaud – Les livres et les revues.

N° 4 de 2010 – Éditorial – Tu connais donc Saint-Martin ?, par Sœur Thérèse de la Rose+Croix – Journées Papus 2010 – L'Ordre hospitalier de Saint-Lazare, par Jean-Albert Clergue – Le concept et la notion de personnes, par J.-W Varlot – Les sept portes mystérieuses, par Lumiel – Dom Pernety et les Illuminés d'Avignon, par J.-B. Bricaud – Les livres et les revues.

N° 1 de 2011 – Éditorial – Notre héritage mithraïque, par Christine Tournier – Isis, la Grande de Magie, par Nadia Dargent – Au sujet de la parole perdue et retrouvée, par François Bertrand – La méditation spirituelle, par J.-M. Varlot – Côté cour, côté jardin, par Arthur Brunier-Coulin – Le miroir, par Florent Vanremortère – Les livres.

N° 2 de 2011 – Éditorial – Entrer dans le sanctuaire, par Zacchéus - L'invention des chemins de Compostelle, par J.-A. Clergue – Cent ans de martinisme tchèque, par Milan Nakone?n˘ – Humilité et simplicité du cherchant, par Christine Tournier – Les livres.

La nomenclature complète des numéros de la nouvelle série(depuis 1953) peut être consultée sur le site de la revue **www.initiation.fr**

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2011

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site www.initiation.fr
et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation
7/2 rés. Marceau-Normandie - 43 av. Marceau
92400 COURBEVOIE
Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS
IBAN : FR27 2004 1000 0108 2884 0U02 033
BIC : PSSTFRPPPAR

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2011)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2011

Nom .... Prénom ....
Adresse ....
Code postal .... Commune ....
Téléphone ....
Adresse Internet ....
(indispensable pour recevoir par courriel le code d'accès à la partie privée du site)

Date __/__/__ Signature ______________

Tarifs 2011

France, pli fermé .... 35 euros
France, pli ouvert .... 30 euros
U. E. - DOM TOM .... 40 euros
Étranger (par avion) .... 45 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN ..... à partir de 45 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.